

LE MONDE ILLUSTRÉ

# ALBUM UNIVERSEL

19<sup>e</sup> ANNEE—No 37

MONTREAL, 10 JANVIER 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



MADAME ALBANI (NÉE EMMA LAJEUNESSE)

La célèbre diva canadienne, attendue à Montréal, vers la mi-janvier

## ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Bâtiment de "La Presse,"  
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la  
correspondance, 758. Tirage du Bureau de Poste pour les  
journaux, 2191.

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

## L'ALBANI

Dans quelques jours, Mme Albani sera au milieu de nous ; l'"Album Universel" n'aura pas attendu son arrivée pour lui souhaiter la bienvenue.

Le plaisir de la revoir s'augmente chez nous, cette année, de l'attendrissement que nous cause l'objet de sa visite, qui est tout de piété filiale. Il s'agit pour elle, en effet, de revoir encore une fois son vieux père, M. Joseph Lajeunesse, et de faire hommage à ses cheveux blancs de l'éclat de sa propre renommée artistique.

Bienvenue à la diva canadienne !

## NOUVEAU FEUILLETON

Une bonne nouvelle pour nos lecteurs : l'"Album Universel" est à mettre en train la publication illustrée d'un grand roman sensationnel : LE FIANÇÉ MYSTÉRIEUX.

## LES CRÈCHES DE NOËL

Souvenir iconographique des fêtes de Noël de cette année, l'"Album" donne en ses pages centrales, la crèche de l'église Notre-Dame, encadrée de motifs d'ornementation empruntés aux crèches des différentes églises de la ville. C'est de l'imagerie religieuse autant qu'artistique.

## M. AIMÉ LÉGER



M. A. Léger

Tête d'artiste inspiré, celle que nous donnons ci-contre. C'est le portrait d'un tout jeune homme, celui-là même de qui nous tenons le pastel publié à la page 874 de notre numéro de ce jour.

Né à Saint-Isidore de Prescott, en 1882, M. Léger a vécu aux Etats-Unis jusqu'à l'âge de 17 ans, alors qu'il revint au Canada, où toujours depuis il a suivi les cours de dessin du Monument National. On peut juger de son talent par l'oeuvre dont l'"Album" a la primeur aujourd'hui, mais plus encore par la lettre qui suit émanant de M. le peintre St Charles :

Décembre 1902.

"Cher monsieur,

"Monsieur O. A. Léger, qui est élève du Monument National depuis trois ans, a toujours fait preuve de beaucoup d'aptitude, et ses dessins étaient au nombre des meilleurs de la classe.

"Je suis heureux de vous l'attester, confiant dans son avenir, car c'est un travailleur, et ceci uni aux dispositions naturelles, il n'en faut pas davantage pour vous dire tout le bien que je pense de lui.

"Bien à vous,

"JOSEPH ST CHARLES."

Si jamais, comme nous l'espérons bien, M. Léger arrive à la célébrité, nous nous applaudirons de l'avoir encouragé à ses débuts.  
Succès continu au jeune artiste.

Le petit Paul avait eu le prix de récitation.

"Quel amour d'enfant ! disait sa portière en riant ce succès : il a eu le prix de "résignation"... à son âge !"

## LE TEMPLE

A Monsieur le Rédacteur de "l'Album Universel"

Sur les bords enchanteurs d'un Fleuve d'Amérique Existe un fameux Temple, un Temple magnifique, Un Temple unique au monde, un Temple ravissant, Ouvert à tout Mortel, un Temple florissant ; La Gloire et l'Ornement d'une Ville opulente, D'une Ville d'hier, déjà Ville géante. Ce Temple dont les murs d'argent, de marbre et [d'or

Reposent sur le Roc, du Drapeau tricolore Couronné fièrement, dans ses Parvis de Gemme, D'Etoiles, de Rubis, tressés en Diadème, Abrite constamment et la Publicité Agréable et morale avec la Vérité, Et la douce Oraison, l'Oraison littéraire ; L'Hymne religieuse et l'Hymne populaire ; L'Histoire, la Légende et la Tradition ; La Science elle-même et l'Illustration ; Enfin, sous une forme aimable, humoristique, L'Enseignement profond, divin, philosophique, Où ses nombreux Lecteurs peuvent toujours puiser, [ser,

Sans jamais le tarir, sans jamais l'épuiser.

Ce Temple a pour Déesse une Reine adorable Qui sème sous ses Pas le Bonheur immuable, L'Abondance, la Joie et la Tranquillité ; Le Sourire et le Calme et la Prospérité : Une verte Couronne orne son Front de Reine, Son Front toujours serein, son Front de Souveraine. [raîne.

Une seule Syllabe écrit son Nom français, Son Nom venu du Ciel et qui s'épelle Paix !

Mais quel est donc le Nom de ce Temple où domine Sans conteste la Paix, depuis son origine, De ce Temple bâti sur un Roc éternel ? Vous ne devinez pas ?... Album Universel ! !

AUGUSTE CHARBONNIER.

## EN AVANT LE SPORT !

Nous l'avons répété plusieurs fois, l'"Album Universel" est entièrement dévoué au développement du sport dans notre pays. Que nos jeunes se le disent, ils trouveront toujours chez nous portes ouvertes à deux battants.

Pour aujourd'hui, nous accordons cette hospitalité au club de crosse de Delorimier. A part le joli groupe photographique que nous publions en page 884, nos lecteurs nous permettront bien de reproduire les notes suivantes :

"De fondation toute récente, le Club Delorimier a su, à force d'énergie et de persévérance, former une des meilleures équipes qui ait paru jusqu'à ce jour sur un terrain de crosse. Ses débuts furent d'abord difficiles, car, s'étant organisé à la dernière heure, il ne put réunir les éléments nécessaires pour former une équipe capable de résister aux Canadiens de St Henri, et aux Mascottes, jusque-là réputés invincibles. Il en fit la cruelle expérience en se faisant battre à plate-couture par les deux clubs plus haut mentionnés, lors de sa première rencontre avec eux.

"Mais les directeurs ne se laissèrent pas abattre par ces revers ; au contraire, ce fut pour eux l'occasion de déployer toute leur énergie, afin de faire dans la composition de leur équipe les changements nécessaires.

"St Aubin et Marcellin venaient de laisser le National ; les directeurs saisirent l'occasion qui se présentait de se les attacher, et bientôt, Jos. et Alphonse Valois endossèrent, à leur tour, l'uniforme des Delorimiers, et venaient renforcer l'équipe du poids de leur jeu scientifique et de leur longue expérience.

"Ainsi remanié, l'équipe, sous l'habile direction du capitaine Maurice, se mesura de nouveau avec le Canadien de St Henri, et prouva sans difficulté qu'il lui était supérieur. Thibault, Martin, Allard, formaient une division d'attaque dangereuse et effective. Au champ, Jos. Desfossés, St Aubin, Jackson, Marcellin, Alphonse Valois, se multipliaient et rendaient stériles les efforts de leurs adversaires, et Lucien Dufresne, Jos. Valois et Bernier, dans leurs buts, arrêtaient tous les coups tirés dans la direction du filet.

"Ce fut le début d'une marche triomphale. Les Mascottes subirent le même sort que les Canadiens, quelque temps après.

"St Aubin ayant laissé la ville, Dan Brown le remplaça au pied levé, lors de la partie qui devait décider de la supériorité entre les Canadiens et les Delorimiers.

"De l'aveu de tous ceux qui ont suivi ces parties, et ils sont nombreux, les clubs qui formeront, l'année prochaine, la "Ligue du Dimanche", donneront du jeu de crosse supérieure à ce que les clubs de la ligue Senior nous ont habitué depuis quelques années."

## LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

(Pour "l'Album Universel")

## 16e CAUSERIE

Pour compléter la dernière causerie, j'ajoute : Il ne faut pas se hâter en développant ; lorsque, surtout, il y a sous-exposition, il peut arriver qu'on ait à agiter la cuvette pendant une demi-heure. De bons auteurs prétendent que, si on agit vivement, on a plutôt un cliché fort en contrastes ; si les mouvements sont bien lents, le cliché est plus doux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est bon de pousser un peu loin dans n'importe quel cas ; on y gagne toujours pour les détails.

Si, par exemple, on s'aperçoit, en développant, qu'une partie sera beaucoup plus opaque que le reste, ce qui arrive presque invariablement pour un ciel, un coton ou une ouate fine trempée d'eau peut être passée sur cette partie, tandis que le reste continue à se révéler.

A propos de coton absorbant, je me permets d'en conseiller l'usage constamment pour le filtrage des solutions ; ça coûte si peu et le résultat est si désirable.

Pour ceux qui n'ont pas sous la main un hydromètre, voici une table qui donne la valeur du Carbonate et du Sulfite de Soude.

## CARBONATE.

- 4 onces de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 480.
- 3 onces de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 360.
- 2 onces de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 240.
- 1 once de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 120.

## SULFITE.

- 4 onces de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 720.
- 3 onces de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 540.
- 2 onces de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 360.
- 1 once de cristaux purs dans 16 onces d'eau poutent 180.

## REVELEATEUR A L'ORTOL.

- 1. Eau, 20 oz. ; Métabisulfite de Potasse, 75 grs. ; Ortol, 150 grs.
- 2. Eau, 20 oz. ; Carb. de Soude, 2½ oz. ; Sulf. de Soude, 3½ oz.

Employer quantités égales des Nos 1 et 2 ; aussi du Bromure de Potassium (1 oz pour 10 d'eau) si on a surexposé. L'Ortol vient, après le Pyro, donne une teinte jaune que beaucoup de personnes préfèrent.

Bromure d'argent. — Lorsqu'un bromure alkali est ajouté au Nitrate d'argent, il se forme un précipité qui s'appelle le Bromure d'argent. Dans la préparation des plaques à la gélatine, ce produit les rend sensibles à la lumière actinique.

## BIBLIOGRAPHIE.

## ALMANACHS 1903

Almanach Agricole, Commercial et Historique, (37e édition) ; Almanach des Familiales, (36e édition).

Nos remerciements à MM. J. B. Rolland et Fils pour l'envoi de la nouvelle édition des deux Almanachs qu'ils viennent de publier.

Ils se recommandent encore par l'utilité de leurs nombreux renseignements sur l'administration civile et religieuse du pays, et le bon choix des autres matières qui les composent. Le public, en les lisant, ne pourra s'empêcher d'en ratifier l'appréciation.

En vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix de cinq centins chacun.

Petite Revue Illustrée

PAR ZOZO

Les choses du monde reprennent tranquillement le plane-plane de tous les jours. Les vieux calendriers sont déjà rendus Dieu sait où et les nouveaux n'ont même plus d'attrait. Leurs brillantes enluminures sont déjà démodées et les carreaux chiffrés du rez-de-chaussée ne serviront plus qu'à nous rappeler la brièveté des instants heureux et la longueur des jours d'attente.

Mais je m'aperçois que je tombe dans le sentimentalisme, et Dieu me garde de la préten-tion d'empiéter sur les plates-bandes de mes nombreux confrères. Je leur laisse le soin de broyer du noir jusqu'à ce que les larmes vous en viennent aux yeux.

La plume peut être plus puissante que l'épée, mais cette dernière n'attire jamais de poursuites pour diffamations.

La question de la police est à l'affiche, et pour longtemps. Tout le monde en parle.

Je n'assistais pas aux dernières réunions du comité de police, mais on m'a rapporté qu'il y avait fortement été question d'un grand banquet pour commémorer dans l'histoire les progrès qui se sont accomplis dans le département de la police de Montréal, en l'an de grâce 1902. C'est une certaine maison, dont le choix a été fait par le recorder



Poirier, ni sera le théâtre de ces sympathiques agapes. M. Charlebois, le tailleur du département, aura charge du menu. C'est tout dire.

Cinquante policemen, "of the finest", formeront une garde d'honneur autour de l'échevin Lebeuf, du chef Legault, du recorder Poirier, et de l'échevin Ouimet.

Dans les galeries, à l'heure des discours, il y aura place pour les hôteliers privilégiés qui vendent le dimanche et les gros bonnets qui peuvent se dispenser de nettoyer leurs trottoirs.

La pièce de résistance du menu sera "un jarret"; c'est le chef Legault, sur l'invitation du président, qui sera appelé à le "couper".

Au dessert, trois de nos plus beaux officiers récemment promus chanteront un trio intitulé: "Ah, nous étions trois ca-pi-tal-ai-nes..."

Le chef Hughes chantera aussi la délicieuse romance: "Fleez, fleez, o mon navire..."

C'est le chef Legault qui portera le toast du président de la police, et au champagne (marque connue) s. v. p.

L'échevin Ouimet fera une courte dissertation ethnographique sur les propensités des ascendants de la race celtique à s'assimiler le génie latin.

Avant le God save the King, le président entonnera de sa voix mélodieuse l'hymne circonstanciel, "Adieu, des voix étranges..."

Plus d'une vérité se dit en badinant. La majorité des menteurs parlent toujours sérieusement.

Je reviens encore à la police.

Entendu au dernier examen pour la promotion des hommes de police qui ne savent pas parler français et qui doivent le savoir:

QUESTION: A quelle hauteur doivent être posés les "auvents"?

REPOSE par le candidat anglais (sur le ton d'une personne qui a patiemment appris un rôle, mais qui l'a complètement oublié): N'sé pé, (je ne sais pas).

QUESTION: Vous dites?

REPOSE: Sé pé.

Et le comité de répondre en chœur: Ah! SEPT PIEDS. Ah! très bien! très bien! Bené, bené. Sufficet et dignus est intrare...

L'ECHEVIN OUIMET (aparte): C'est ben sa-craut tout de même.

Un imbécile peut parler douze langues. Je trouve que ça prend un sage pour se taire dans une.

Encore un mot sur la situation municipale. Moi qui n'en connais rien, je me fie aux noms de nos échevins (ils se valent les uns les autres), et voici mon ticket pour 1903:

L'échevin Chaussé ira aux chemins.

L'échevin Larivière ira à l'eau.

L'échevin Lavallée restera aux vidanges.

L'échevin Richard ira aux finances.

Enfin, l'échevin Lamarche reprendra la commission de l'échevin Lebeuf, puisque tout le monde dit que le diable y est aux vaches.

Quant à la présidence des finances du trésor, elle ira à Laporte.

Rien ne fait perdre la mémoire comme les emprunts d'argent.

J'oubliais. Il me reste encore une note à propos d'affaires civiques.

C'est chose entendue, réglée, statuée: les filles majeures et les veuves qui paient taxes auront



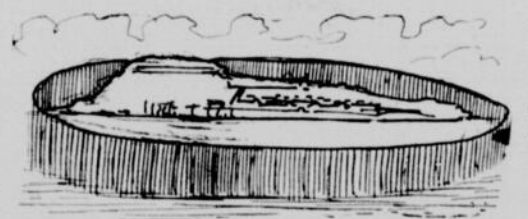
maintenant droit de vote aux élections municipales.

Pour sûr, il en résultera de gros changements dans notre organisation civique.

Avec les vieilles filles comme votantes, l'avenir est maintenant aux vieux garçons.

Il y en a qui se marient par amour, d'autres par argent, et enfin, d'autres par curiosité.

Québec a peut-être raison de se proclamer l'Athènes du Canada: mais il faut dire qu'elle est loin de manifester l'esprit de libéralité, de largesses de l'ancienne ville de Grèce. Tout lui porte ombrage. C'est ainsi que la vieille capitale



s'oppose "unguibus et rostro" au projet transcontinental du Grand-Tronc, de peur que cela ne détourne une partie de son commerce.

Québec devrait s'entourer d'une haute muraille de Chine pour éloigner les fantômes qui l'empêchent de dormir sur ses deux oreilles.

Un des grands travers de la vie, c'est que ce sont justement ceux qui ont le moins d'argent qui sont possédés des plus grands désirs.

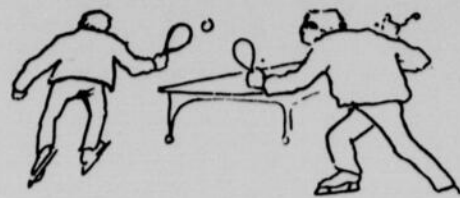
La paresse est une maladie! Vous en doutez? Voici la cure que vient de découvrir un des plus grands médecins du siècle: Trois grammes de thymol pris à 8 heures du matin. Répétez la dose à dix heures. A midi, dose d'huile de ricin. Diète au lait et bouillon.



Nos autorités civiques devront donc bientôt agiter la question d'hôpitaux pour tous les "sun-fishes" qui peuplent nos squares et le rempart du bord de l'eau aux premiers soupçons de belle saison.

Vous pouvez toujours jurer que la trogne d'un poivrot n'est pas colorée à l'eau.

Il n'y avait pas assez de ping-ponger en chambre, voilà maintenant qu'on va ping-ponger sur patins. Il n'y a rien comme les Yankees pour renchérir sur les autres, surtout dans le domaine



des excentricités. Espérons que nos fashionables de Montréal continueront à ping-ponger tout simplement, à l'ancienne façon.

Avez-vous jamais songé au rapport intime qu'il y a entre la main d'une jeune fille et le pied de son père?

La date de l'ouverture de la session fédérale est presque fixée. Nos mandataires seront convoqués pour la fin de mars.

Voici quelques suggestions pour nos députés en quête d'interpellations:

Pourquoi Sir Wilfrid n'est-il pas en meilleur santé qu'il l'était il y a vingt-cinq ans, alors qu'il était dans l'opposition?

Pourquoi M. Tarte a-t-il démissionné?

Pourquoi M. Bernier fume-t-il moins depuis les derniers changements ministériels?

Pourquoi la majorité de M. Préfontaine n'a-t-elle pas été de 14,000 au lieu de 2,000?

Pourquoi M. Henri Bourassa, petit-fils d'un grand homme, (on est à lui préparer une médaille), n'a-t-il pas encore renversé le ministère?

Il y a bien trop de gens qui passent par la vie en battant monnaie sur la réputation de leurs ancêtres.

Si l'ignorance est une bénédiction, nous devons vivre dans un monde bienheureux.

La famille Humbert est de retour à Paris, après un séjour assez prolongé sur les côtes d'Italie et d'Espagne.

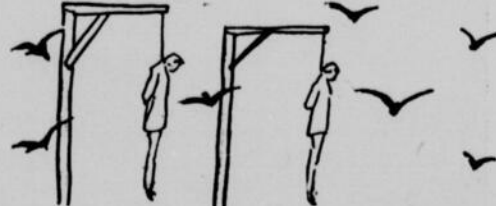


La haute société parisienne va reprendre son activité. Les Humbert recevront aux assises.

Nous verrons qui se fera humbertlicoter le premier.

La crème de la société n'est souvent que l'écumé de l'humanité.

Encore deux de nos compatriotes qui vont payer de leur peau la peau des autres, qu'ils n'ont pas voulu ménager.



Fournier et Labelle expieront leur crime sur l'échafaud, dès le mois de janvier.

C'est bien mal commencer l'année!

Je vous en souhaite une meilleure.

ZOZO.

## LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 26 décembre.

Profitant de l'occasion que lui offrait l'installation des collections Dutuit, la ville de Paris a transporté au Petit-Palais les œuvres les plus intéressantes provenant de ses achats aux artistes, œuvres qui avaient trouvé jusqu'ici dans les magasins d'Auteuil, un asile indigne d'elles.

Le "Saint-Georges" du maître Frémiet occupe à une place d'honneur, au milieu de la grande galerie, sous le dôme central de la façade. Dans le décor clair de cette architecture, sur le foin à souhait que lui fait, en arrière, la cour demi-circulaire du Palais, si avenante, aperçue à travers une large baie vitrée, cette belle œuvre produit le plus heureux effet.

Le "Saint-Georges" est une des productions les plus importantes qui soient sorties de sous l'ébauchoir de Frémiet. Elle représente le saint, armé de pied en cap, la visière levée, chevauchant une monture fougueuse, effarée, au moment où, de sa lance, il transperce le monstre qui allait dévorer la fille du roi de Lybie. Le groupe, de silhouette très mouvementée, a grande allure, et la patine d'or, savamment atténuée, dont on l'a revêtu, achève de lui donner l'aspect le plus harmonieux.

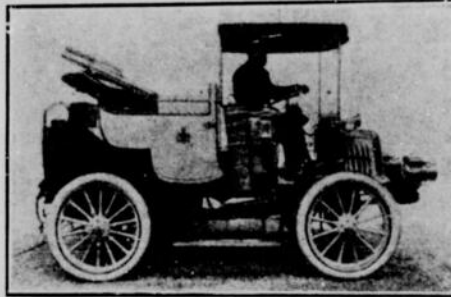
C'est l'une des dernières acquisitions de la ville : le "Saint-Georges" avait été très remarqué à l'exposition de 1900, et dès ce moment, M. Ralph Brown, le distingué directeur des Beaux-Arts de la ville de Paris, en avait projeté l'achat. L'année dernière, les pourparlers qu'il avait engagés avec le statuaire aboutissaient. On s'en félicita en voyant quelle belle place l'œuvre tient au Petit-Palais.

Le Shah de Perse, qui avait expérimenté la locomotion automobile durant son dernier séjour en France, a commandé à M. Serpolet une voiture à vapeur du type le plus perfectionné. Cette voiture du type "landaulet", au caisson jaune à filets bleus orné des armes impériales, aux lanternes de cuivre doré et ciselé, vient d'être expédiée à destination de Téhéran. Elle a été construite d'une façon toute spéciale : elle est dotée d'une force de 50 chevaux et pourrait faire 60 milles à l'heure, mais le Shah ne supporte pas une telle vitesse, et il a voulu simplement que son automobile pût, à l'occasion, au moyen d'un dispositif d'attelage particulier, remorquer une ou plusieurs victorias contenant les personnes de sa suite. Au surplus, pour augmenter la sécurité du véhicule en marche, la trompe habituelle d'avertissement a été doublée, sur l'ordre du Shah, d'un sifflet à vapeur de la force d'un sifflet de locomotive.

La banquette intérieure a été aménagée de telle sorte que le Shah pût s'y étendre à l'orientale, avec, à portée de sa main, un certain nombre d'objets de première ou de seconde nécessité: une écriture, une montre, un thermomètre, un baromètre, un porte-cigares, un vide-poches, etc. Cette automobile a coûté \$8,000.

toire, une montre, un thermomètre, un baromètre, un porte-cigares, un vide-poches, etc. Cette automobile a coûté \$8,000.

Tout près de Paris, à Gennevilliers, il existe un refuge où tout le monde peut conduire n'importe quel animal afin qu'il y soit soigné, sous la direction de Mme la baronne d'Herpent, ni avait fondé à ses frais un refuge à Levallois-Perret, et que le comité mis par M. Gordon-Bennett à la tête de son



refuge de Gennevilliers, a choisie pour s'occuper spécialement des animaux.

Une autre amie des bêtes, en Angleterre, est une artiste bien connue, miss Olga Nethersole.

Bien d'autres personnes connues aiment les bêtes, mais les citer toutes serait impossible. Que leur exemple soit suivi et verse un peu de pitié et de tendresse envers les animaux dans nos cœurs naturellement égoïstes.

Ci-joint le portrait de Mme Henri Lavedan, l'une des personnalités mondaines les plus dévouées à



cette cause des bêtes. Elle a été photographiée pour l'un des plus grands journaux de Paris, avec sa petite chienne, Zézette.

L'œuvre inaugurée récemment sous les yeux du Khédive d'Egypte et du duc de Connaught est l'une des plus considérables du genre qui aient été entreprises. Elle sert à régulariser la navigation du Nil et assure avec ses eaux la fertilisation d'immenses territoires jusqu'ici desséchés et incultes.

Le seul inconvénient du barrage d'assouan est de noyer des ruines curieuses et d'en interdire les fouilles. C'est pour compléter le système de l'irrigation dans la Haute-Egypte et lui assurer l'eau d'un lac, réservoir de 180 milles de long sur un mille de large, que le barrage a été construit à la première cataracte. 11,000 indigènes et Italiens ont exécuté le barrage et son canal dérivatif de la navigation, sous la direction d'ingénieurs anglais.

Le barrage a 1,018 verges de large. Nombre de pierres de granit portent les marques du ciseau des ouvriers qui travaillaient au temps de Joseph et des Pharaons.

LEON ZOR.

## UN AN !

Ah ! vous venez d'avoir un an !  
Mes compliments, mon petit homme !  
Ah ! qu'est-ce donc ? Est-ce étonnant ?  
Eh non ! car c'est un âge, en somme !

Ah ! vous venez d'avoir un an !  
A cet âge, on peut se permettre  
D'être boudeur, impertinent,  
Et même un tant soit peu le maître.

An ! vous venez d'avoir un an !  
Qu'importe pour vous la tempête ;  
Vous êtes brave maintenant.  
Mes compliments, je le répète.

Ah ! vous venez d'avoir un an !  
Votre lèvre en dit quelque chose,  
Votre oeil qui songe est rayonnant,  
Et votre allure est grandiose.

Ah ! vous venez d'avoir un an !  
Tudieu ! la bonne friandise !  
Combien cet âge est avenant !  
Bravo ! vous dis-je, et qu'on le dise !

Disons-le donc à tout venant,  
Afin qu'un jour l'on vous renomme...  
—Ah ! vous venez d'avoir un an !  
Mes compliments, mon petit homme !

ABEL LETALLE.

## UNE SURPRISE.

On est agréablement étonné de l'effet bienfaisant d'une simple dose de BAUME RHUMAL sur la gorge embarrassée.



## M. Lajeunesse, père de l'Albani

L'homme du jour non seulement à Chambly, mais dans toute la province de Québec

Dans quelques jours, Mme Albani, la diva canadienne, sera au Canada, ou, pour mieux préciser, à Chambly, aux côtés de son vieux père, M. Saint-Louis Lajeunesse, aujourd'hui plus qu'octogénaire. Cette visite, de piété filiale, honore assurément la fille, mais nous ne voulons voir ici que l'honneur qui en revient au père.

Et d'abord, constatons que, de son véritable nom de famille, le père de l'Albani s'appelle Saint-Louis; Lajeunesse n'est chez lui qu'un surnom, mais un surnom si constamment et si dignement porté qu'il le désignera dans l'histoire des célébrités canadiennes.

Aussi bien, que soit l'éclat donné par la grande Emma à l'auteur de ses jours, M. Joseph Lajeunesse est-il par lui-même une personnalité, nous pouvons dire une célébrité. A une époque où les arts au Canada ne menaient à rien, M. Lajeunesse sortit du collège de Sainte-Thérèse, où il avait fait de brillantes études, avec le dessein bien arrêté de devenir artiste. Il prit pour la forme ses brevets de médecine et se mit à étudier la sculpture sous son père et M. Dugal, puis définitivement, la musique, qui bientôt le posséda tout entier. Né à Saint-Martin, en 1822, il était organiste à Chambly en 1841 — soit à l'âge de 19 ans.

En 1842, il épousa Mele Médina Mignault, fille aînée de Basile Mignault et de Rachel McCutcheon, descendante d'un ancien officier de l'armée anglaise. Les enfants qui naquirent de ce mariage, plus particulièrement la petite Emma, achevèrent, par leurs dispositions naturelles pour la musique, d'orienter M. Joseph Lajeunesse vers les sommets de l'art, qu'il voyait bien loin par delà les horizons canadiens. De ce jour il était devenu quelqu'un, et nul doute qu'avec son inspiration de compositeur et sa facilité d'exécution, il fût devenu un maître, si le sentiment paternel ne l'eût emporté chez lui sur l'ambition personnelle. Au lieu d'ambitionner pour lui-même les sommets de l'art qu'il avait entrevus dans ses rêves inspirés, il les voulut pour sa petite Emma et ne se donna un instant de repos qu'il n'eût réalisé sa tâche.

Aujourd'hui, dans la splendeur d'une renommée artistique qui n'a d'égale comme éclat que sa réputation de femme éminemment chrétienne, la petite, ou mieux aujourd'hui, la grande Emma — l'Albani, pour l'appeler de son nom de théâtre — vient, à l'occasion du nouveau, faire hommage de nouveau

à l'auteur de ses jours, à son premier professeur de musique, à l'octogénaire qu'est maintenant M. Joseph Lajeunesse, de ce titre de Diva qu'elle n'eût probablement jamais acquis sans lui.

C'est beau de sa part à elle, la commensale de la reine Victoria; de sa part à elle, la reine incontestée du grand opéra anglais et allemand. Mais, nous osons dire, pour beau que ce soit, que ce ne l'est pas plus que ne l'a été l'hommage que M. Joseph Lajeunesse a fait naguère à sa fille, de son ambition personnelle à lui, de ses propres talents, de ses rêves inspirés et de la renommée qu'il eût acquise dans le monde s'il ne s'était sacrifié comme artiste à la gloire future de sa fille. Voilà ce que dira l'Histoire, voilà ce qu'elle dit déjà, et voilà aussi pourquoi tout Chambly, tout Montréal, tout le Canada français fera en esprit la haie sur le passage de l'Albani, comme pour s'associer au sentiment filial qui l'anime et comme aussi pour s'associer à l'apothéose du génie musical qui ca-



Le seuil de la résidence actuelle de M. Joseph Lajeunesse à Chambly.—Photographie Laprès & Lavergne, rue St-Denis.

table éducation musicale de la petite Emma.

Après un séjour de plusieurs années à Albany, M. Lajeunesse, avec ses économies et celles de sa fille, et à l'aide d'un concert où la population de la ville s'affirma avec une libéralité enthousiaste, se trouva en moyens de passer en Europe, où les Duprez, les Lamberti et les Gye eurent bientôt fait par leurs méthodes supérieures de réaliser le rêve que M. Joseph Lajeunesse avait caressé pour sa fille et à l'élève.

De ce jour, M. Lajeunesse dut laisser à d'autres maîtres le soin de faire de sa fille la musicienne, la cantatrice, la diva qu'il avait rêvé d'en faire lui-même.

\* \* \*

Si M. Lajeunesse a dû, à un moment de sa carrière, laisser à d'autres maîtres le soin de compléter l'instruction musicale de sa fille, c'est bien lui et lui seul qui, jusqu'à son mariage avec le directeur de l'opéra italien de Londres, a fait de la diva canadienne, par l'éducation domestique et morale qu'il lui a donnée, le type accompli qu'elle est de la grande dame et de la bonne chrétienne. Aussi, le Canada français tout entier se joindra-t-il d'esprit au pieux hommage que l'Albani vient rendre à son vieux père.

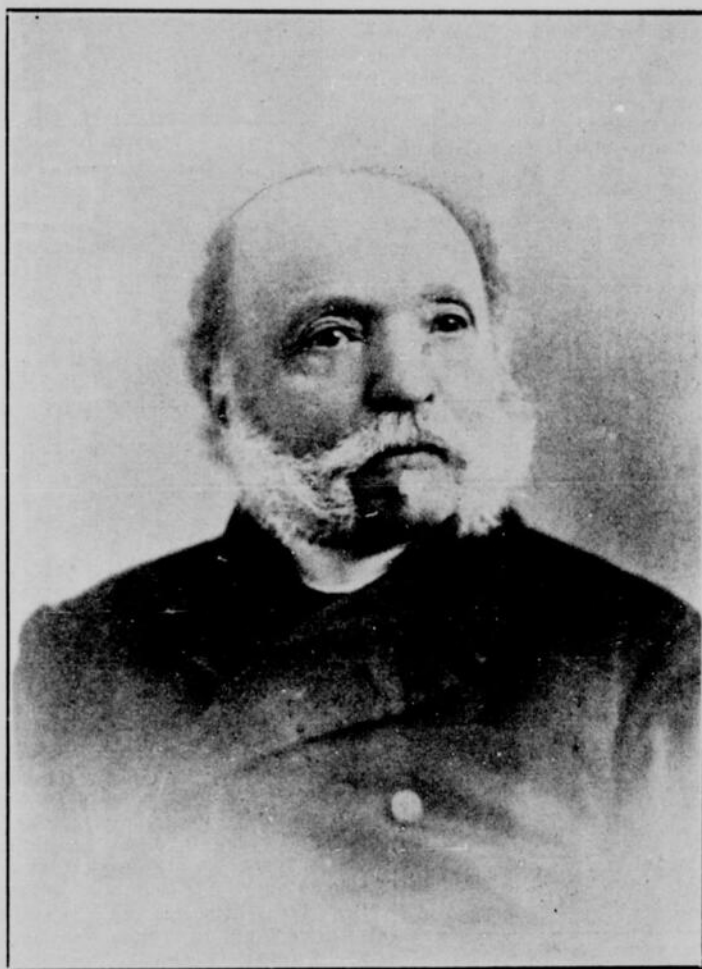
Constatons, pour clore cette courte notice par un mot qui en augmente l'actualité, que M. Joseph Lajeunesse, malgré ses quatre-vingts ans révolus, jouit de toutes ses facultés mentales et qu'il est toujours aussi épris de musique qu'aux jours où

dans ses rêves de jeune homme, il avait la vision lointaine des sommets de l'art que seuls atteignent les prédestinés. Seulement, il ne se sent plus en deçà mais au-delà de ces sommets, et tout entier à la satisfaction du chemin parcouru il n'aime rien tant aujourd'hui qu'évoquer les souvenirs d'autrefois.

"Me consacrer une page, observa-t-il à M. Dion, qui lui demandait sa photographie pour nous, c'est de la part de l'Album reconnaître un passé de rudes et reconfortantes luttes. Qu'il n'oublie pas de le dire: si, au début de ma carrière, je me suis donné de la peine pour assurer à ma fille un avenir brillant, j'en suis bien récompensé par l'éclat qu'elle a jeté sur mon modeste nom et par la chaude affection dont elle enveloppe et ravive mes vieux ans."

C'est fait.

L'ANNALISTE.



M. JOSEPH ST. LOUIS DE LAJEUNESSE, d'après une photographie prise il y a quelques années.

caractérisa naguère son digne et vieux père.

Evoquons le souvenir de ces temps reculés, en transcrivant de l'étude consacrée à l'Albani par M. Napoléon Legendre, voilà déjà vingt ans, ce qui concerne plus particulièrement M. Lajeunesse:

"Vers 1853, M. Lajeunesse vint s'établir à Montréal. Nous nous rappelons encore la maison qu'il occupait, rue St Charles-Borromée. Il enseignait la musique, réparait et accordait les pianos. On ne devient pas riche de nos jours dans l'exercice de cette profession; à cette époque, elle était moins lucrative encore.

"Cependant, la petite Emma perdit sa mère, et la maison fut triste pendant bien des mois. Les études, toutefois, ne furent point abandonnées, et M. Lajeunesse y trouva une distraction qui l'aidera à supporter le violent chagrin qu'il avait ressenti. C'est vers ce temps qu'a commencé la véri-



Maison où est née l'Albani à Chambly. Dessin de M. le peintre Delfosse, d'après les données qui lui ont été fournies sur les lieux par les plus vieux citoyens de l'endroit, et photographie de MM. Laprès et Lavergne, artistes-photographes de la rue St-Denis, coin de la rue Ontario.

# SIR WILFRID EN FLORIDE

Impressions de voyage, d'évocation agréable par le temps qu'il fait au Canada



Paysages de Floride

plus beaux pays qui soient au monde; maisaine en certaines régions, mais très saine en d'autres, et parée sur toute son étendue, comme du reste tous les pays chauds, d'une belle végétation de magnolias, de palmiers, de catalpas, de cyprès distiques, de sassafras, de chênes rouges, d'orangers, de citronniers, etc., à travers lesquels chantent et crient des multitudes d'oiseaux divers au brillant plumage. Et, dans toute la Floride, il n'y a pas de ville plus intéressante que Saint-Augustin, l'endroit même choisi par Sir Wilfrid pour compléter sa cure d'air.

Saint-Augustin est la plus ancienne ville qui soit sur le continent américain; son trait le plus pittoresque lui vient de ce que, chez elle, les vieilles constructions ont survécu aux révolutions politiques et architecturales, et, par leur mélange avec les nouvelles, lui donnent un aspect féerique plus encore que bizarre.

Les trois grands hôtels qui en font le principal ornement — au point de vue du touriste, le seul qui nous occupe ici — suffiraient à retenir des jours durant l'attention des voyageurs. Le plus vaste et le plus fameux est le Ponce de Leon, dont nous donnons la photographie au coin supérieur de cette page, à main droite. Les deux autres, l'Alcazar et le Cordova, ne lui en cèdent guère, toutefois, en magnificence. Tous trois sont de style espagnol matiné de mauresque, et, par leurs différences d'ornementation, font un tout harmonieux et d'autant plus agréable à l'oeil qu'il a pour cadre une végétation tropicale aux couleurs les plus variées.

Les décorations du Ponce de Leon sont plus particulièrement frappantes, mais de bon goût.

Saint-Augustin foisonne de souvenirs, si non de monuments historiques. Ici, c'est le vieux fort St Marco, appelé aujourd'hui le fort Marion. Là, c'est l'ancien marché aux esclaves, sur la Place de la Constitution. Voici la cathédrale, le plus

Sir Wilfrid manquait, cette année, à la grande réunion de la famille canadienne, caractéristique du premier de l'an; ou plutôt il n'y était que d'esprit, obligé qu'il fut, sur l'ordre de ses médecins, de rechercher quelque temps des climats plus doux que celui du Canada. Suivons-le par la pensée dans ses pérégrinations à travers la Floride; ce sera la continuation de notre Tour du Monde, commencé avec le premier numéro de l'Album Universel.

La Floride est l'un des vieux temple catholique qui soit en Amérique. Comme délassements, Saint-Augustin offre ses bains de mer, son yachting; de la pêche et de la chasse en abondance; des parties de danse et des concerts à tout bout de champ; et du jeu de golf sur toutes les pelouses.

Palatka n'en cède guère à Saint-Augustin pour la beauté du site. Sa position sur la rivière St Jean est celle de Montréal comparé à Québec.

A soixante et huit milles de Saint-Augustin est Ormond, perdu dans des orangers. C'est l'une des places les plus saubres de la Floride, et la plus belle plage qu'on puisse imaginer. Ses hôtels rivalisent avec les mieux tenus qui soient dans le Sud. Les principaux hôtels sont le New-Windsor, l'Aragon, le Duval et le Windle.

En remontant la rivière St Jean, sur laquelle est bâtie Jacksonville, se trouvent les sources de Magnolia, dont les eaux ont une réputation universelle.

Nous voilà à Palatka, dont j'ai dit un mot tout à l'heure. C'est la ville la plus importante de l'intérieur et la tête de

ligne des bateaux qui font le service sur la rivière Ocklawaha, celle où la villégiature tropicale est la plus accusée dans toute la Floride.

Fernandina, sur la côte orientale de la Floride, est l'un des meilleurs forts du pays. Sa plage de sable, qui a vingt milles de long sur deux cent cinquante pieds de large, est une des plus belles qui soient au monde.

Lake City est une petite Venise, amplement pourvue d'hôtels de première classe.

Tallahassee est appelée la Cité en Fleurs. Ce nom lui vient du goût que ses habitants ont pour la culture des roses. On y trouve un sanatorium des mieux achalandés pour la cure des affections de la gorge et des poumons. C'est à Tallahassee que se trouve la sépulture du prince Achille Murat, fils du roi de Naples.

Pensacola, surnommé le Naples d'Amérique, rappelle en effet, par son climat, le sud italien. Son port s'ouvre sur le golfe du Mexique.

Cedar Key est l'une des rares villes américaines où se fasse la pêche aux éponges. Son climat est des plus salubres.

Gainesville offre tant d'attraits aux gens du Nord que sa population se double en hiver. Hawthorne a des orangeries de soixante et quinze mille arbres.

Silver Springs est réputé pour ses eaux, d'une telle transparence qu'on y distingue parfaitement à l'oeil nu de tout petits objets à une profondeur de soixante pieds.

Ocala, ville commerciale des plus actives, centralise dans ses entrepôts la plus grande partie de la production des orangeries.

Wildwood, autre centre de production d'orangers. Des milliers d'arpents sont consacrés à cette culture.

Leesburg, suite ininterrompue d'orangeries.

Tavares! des oranges, toujours des oranges. Et, le plus, un climat des plus salubres.

Orlando combine les orangeries de la Sicile, les lacs d'Ecosse, les vignobles du midi de la France, les villas de l'Hudson, et les collèges d'Oxford. C'est l'une des places les plus populaires de la Floride.

Winter Park rivalise avec Orlando et est encore plus salubre que sa rivale.

Comme délassements, Saint-Augustin offre ses bains de mer, son yachting; de la pêche et de la chasse en abondance; des parties de danse et des concerts à tout bout de champ; et du jeu de golf sur toutes les pelouses.

Palatka n'en cède guère à Saint-Augustin pour la beauté du site. Sa position sur la rivière St Jean est celle de Montréal comparé à Québec.

A soixante et huit milles de Saint-Augustin est Ormond, perdu dans des orangers. C'est l'une des places les plus saubres de la Floride, et la plus belle plage qu'on puisse imaginer. Ses hôtels rivalisent avec les mieux tenus qui soient dans le Sud. Les principaux hôtels sont le New-Windsor, l'Aragon, le Duval et le Windle.

En remontant la rivière St Jean, sur laquelle est bâtie Jacksonville, se trouvent les sources de Magnolia, dont les eaux ont une réputation universelle.

Nous voilà à Palatka, dont j'ai dit un mot tout à l'heure. C'est la ville la plus importante de l'intérieur et la tête de

ligne des bateaux qui font le service sur la rivière Ocklawaha, celle où la villégiature tropicale est la plus accusée dans toute la Floride.

Fernandina, sur la côte orientale de la Floride, est l'un des meilleurs forts du pays. Sa plage de sable, qui a vingt milles de long sur deux cent cinquante pieds de large, est une des plus belles qui soient au monde.

Lake City est une petite Venise, amplement pourvue d'hôtels de première classe.

Tallahassee est appelée la Cité en Fleurs. Ce nom lui vient du goût que ses habitants ont pour la culture des roses. On y trouve un sanatorium des mieux achalandés pour la cure des affections de la gorge et des poumons. C'est à Tallahassee que se trouve la sépulture du prince Achille Murat, fils du roi de Naples.

Pensacola, surnommé le Naples d'Amérique, rappelle en effet, par son climat, le sud italien. Son port s'ouvre sur le golfe du Mexique.

Cedar Key est l'une des rares villes américaines où se fasse la pêche aux éponges. Son climat est des plus salubres.

Gainesville offre tant d'attraits aux gens du Nord que sa population se double en hiver. Hawthorne a des orangeries de soixante et quinze mille arbres.

Silver Springs est réputé pour ses eaux, d'une telle transparence qu'on y distingue parfaitement à l'oeil nu de tout petits objets à une profondeur de soixante pieds.

Ocala, ville commerciale des plus actives, centralise dans ses entrepôts la plus grande partie de la production des orangeries.

Wildwood, autre centre de production d'orangers. Des milliers d'arpents sont consacrés à cette culture.

Leesburg, suite ininterrompue d'orangeries.

Tavares! des oranges, toujours des oranges. Et, le plus, un climat des plus salubres.

Orlando combine les orangeries de la Sicile, les lacs d'Ecosse, les vignobles du midi de la France, les villas de l'Hudson, et les collèges d'Oxford. C'est l'une des places les plus populaires de la Floride.

Winter Park rivalise avec Orlando et est encore plus salubre que sa rivale.



Vues de Nassau sur les côtes de la Floride.



L'hôtel Ponce de Léon et autres vues de St-Augustin.

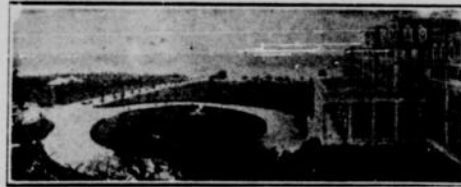
Sud. Les principaux hôtels sont le New-Windsor, l'Aragon, le Duval et le Windle.



L'Alcazar à St-Augustin en Floride



Sur les côtes de la Floride



L'hôtel Royal de Miami



The Breakers, un hôtel de Jacksonville



Le jeu de Golf sous les palmiers



Les jardins de Miami



Paysages de Floride

VOYAGEUR.

# LA PEUR DES ÉCLIPSES

Chronique scientifique de quelque actualité



Comment les Hindous se représentent encore les éclipses. Le dragon qui ronge le soleil.

Les almanachs de 1903 bientôt à ses pieds, jurant d'être à jamais ses esclaves. Colomb daigne commander à la lune de dès les premiers jours réapparaître. La lumière renaît, et le grand navigateur a définitivement établi son prestige. Les apprîs qu'il y aurait, savants ont calculé que l'éclipse dont il est question ici est l'éclipse totale de lune du 29 février 1504, qui dut se produire à la Jamaïque un peu après sept heures du soir.

Chose curieuse ! Les Chinois, depuis les temps les plus lointains, ont su prédire l'époque d'apparition d'une éclipse, et ils n'en ont pas moins tremblé devant le phénomène ainsi prévu. Les anciens livres des Rites de la Chine forment le cérémonial usité en ce cas. Quand l'éclipse avait été annoncée par l'astronome de la cour, l'empereur et ses dignitaires commençaient un jeûne sévère. Au jour indiqué pour l'éclipse de l'astre, les mandarins s'armaient de leurs arcs pour se rendre au palais. Dès que l'astre pâlisait, l'empereur battait lui-même sur un tambour, et les dignitaires décochaient leurs flèches vers le ciel pour secourir l'astre certainement aux prises avec le monstre.

Les mêmes cérémonies, en vigueur il y a quatre mille ans, sont encore observées dans l'immuable empire. Quand survient une éclipse, visible à Pékin, la garde impériale se place au pied de la Tour de la Rosée (Lou-Thaï) avec des musiciens et des

tambours. Pendant toute la durée de l'éclipse, les tambours battent et la musique fait rage, dans l'espoir de "délivrer le soleil". Le peuple entier s'associe à ces manifestations.

Les Hindous partageaient les mêmes terreurs, et ils inscrivaient au rang des planètes, alors connues de leurs astronomes, le monstre qui cherchait à dévorer les deux astres.

Ces coutumes se retrouvent dans tout l'Extrême-Orient. Dans un voyage qu'il fit en 1879 au Laos, le docteur Harmand fut réveillé la nuit par une fusillade nourrie. Il sortit de sa demeure et put jouir du spectacle curieux d'une troupe d'indigènes qui tiraient des coups de feu sur la lune, rougie par l'ombre de l'éclipse. Au cours de la guerre entre la Russie et les Turcs, le 15 mars 1877, une éclipse de soleil surprit l'armée turque ; celle-ci entama une véritable bataille contre le dragon qui étouffait dans ses serres le soleil mourant.

Une tendance naturelle de l'esprit humain fait que, de tout temps, on a vu dans l'aspect sinistre d'un phénomène une menace pour l'avenir. Il était inévitable que l'éclipse fût mise au nombre des présages de malheur. Ainsi en a-t-il été dans toute l'antiquité.

Ces terreurs n'ont pas encore disparu de toute une partie du globe. Elles sont générales en Afrique. L'illustre astronome, M. Janssen, lorsqu'il s'apprêtait à observer les phases de l'éclipse du 18 août 1868, visible dans l'Inde anglaise, s'aperçut tout à coup que les indigènes qui le servaient fuyaient à grands pas vers le fleuve pour s'y plonger jusqu'au cou, dans l'espoir de fléchir le courroux céleste. Aux Etats-Unis, en 1878, le bruit de la fin du monde s'étant répandu dans la population noi-

re, un nègre, subitement devenu furieux, égorga sa femme et ses enfants, — précaution bien inutile, puisque le monde devait finir !

De quoi ne s'avise pas la malice ingénieuse ? Lors de l'éclipse qui traversa le Natal, le 16 avril 1874, des indigènes, qui s'étaient affinés au contact des Européens, réclamèrent double paye, prétendant qu'il y avait eu à la vérité ce jour-là deux journées distinctes, séparées par une nuit, quelque courte qu'elle eût été. De son côté, le propriétaire d'un gisement diamantifère du Natal convoqua ses ouvriers noirs et leur annonça que le soleil allait mourir, mais que, cependant, il consentirait à vivre encore quelques années si on lui faisait présent d'un très gros diamant. Les naïfs mineurs nègres grattèrent — bien le rocher qu'ils trouvèrent une pierre d'environ 45 carats ; ils la portèrent tout joyeux au malin propriétaire. "Je crois que cela suffira, leur dit ce dernier en examinant le diamant ; dans tous les cas, le Soleil, s'il est malade, se rétablira vite."

Qu'est-ce donc que ce phénomène qui sème à travers les siècles une telle épouvante ? Longtemps inexpliqué, il n'a plus pour nous aucun secret. On sait calculer et prévoir la date d'une éclipse, fixer la largeur de la bande d'ombre projetée sur la terre, et, si c'est une éclipse de soleil, indiquer les endroits du globe où elle sera visible.

Une image fort simple suffit à faire comprendre le mécanisme de l'éclipse. Vous avez devant vous votre lampe dont vous voyez briller le globe. Placez votre main entre ce globe et votre visage, vous ne voyez plus rien : le globe est "éclipsé" par la main.

Faites maintenant un demi-tour sur votre chaise, en laissant la lampe derrière vous, et mettez cette fois la main devant votre visage ; cette main sera dans l'ombre ; elle sera "éclipsée" à son tour par votre corps. Supposez que votre lampe soit le soleil, votre main la lune, et que vous-même représentiez la terre, vous assisterez à une répétition parfaite des mouvements qui produisent réellement dans l'univers les éclipses de l'un ou de l'autre des deux astres.

L'explication scientifique du phénomène n'est guère plus ardue. Dans l'orbite qu'elle décrit autour de la terre, la lune passe tous les quinze jours entre le soleil et nous : c'est ce que l'on appelle la nouvelle lune. Tous les quinze jours aussi, la lune se trouve à l'opposé du soleil, la terre étant entre notre satellite et l'astre éclairant : c'est l'époque de la pleine lune. S'il se présente ce cas exceptionnel que les trois astres soient en parfaite ligne droite, il y aura éclipse de soleil à la nouvelle lune, éclipse de lune à la pleine lune. Dans le cas ordinaire, les trois astres, tout en conservant leurs positions intermédiaires, ne se trouvent pas en ligne droite, il n'y aura pas éclipse.

On se rend encore très facilement compte de l'éclipse quand on songe que la terre et la lune, éclairées toutes deux par le soleil, parcourent l'espace en traînant après elles, comme un appendice gigantesque, une ombre en forme de pointe, de cône. C'est en entrant dans cette ombre de la terre, longue de 233,000 lieues, que la lune s'éclipse. La route parcourue par une éclipse de soleil n'est autre chose que l'ombre projetée par la lune dans l'espace.



Campement d'un astronome se tenant prêt à observer une éclipse en pays sauvage.

Arago note de même les attitudes des animaux au cours de l'éclipse de 1842. Les poules entrèrent dans une étable voisine, une autre appela ses poussins et les couvrit de ses ailes. Des canards quittèrent la mare où ils s'ébattaient et se réfugièrent dans l'angle d'un mur. Des chauves-souris se mirent à voltiger et un hibou sortit du clocher d'une église. Les hirondelles furent si épouvantées qu'elles se laissaient prendre à la main dans les rues. Quand le jour reparut, on entendit les coqs lancer leur cri matinal. Les insectes partagèrent cette frayeur. Des abeilles rentrèrent au rucher et des fourmis s'arrêtèrent en plein travail pour ne reprendre leur activité coutumière qu'après la fin du phénomène.

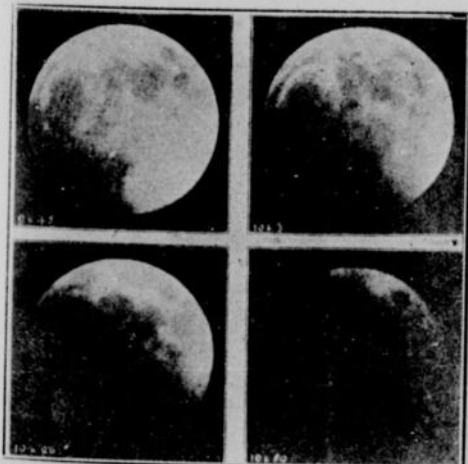
Quelle a pu être l'épouvante des hommes primitifs, lorsqu'ils ont vu ainsi s'éteindre l'astre qui leur distribuait la lumière ? on le devine. Ils ont dû croire que désormais le monde serait condamné à une nuit perpétuelle. D'innombrables légendes sont nées de cette épouvante.

Les anciens Scandinaves plaçaient dans le ciel deux loups énormes, Moongarm et Fenris, qui poursuivaient perpétuellement le soleil et la lune, comme les loups de leurs forêts s'attachent aux pas du voyageur attardé. Quand l'un des deux astres venait à s'obscurcir, ils croyaient que le monstre l'avait atteint et qu'il commençait à le dévorer. Aussi, pour mettre le loup en fuite, faisaient-ils le plus de tapage possible, criant, hurlant, frappant sur leurs instruments métalliques.

Christophe Colomb, lors de son quatrième voyage, étant à la Jamaïque, ne tarda pas à éprouver l'hostilité des naturels qui refusèrent de lui fournir des vivres. Il fit venir leurs chefs, et, comme on était aux premières heures de la nuit et que la lune brillait, élevant le doigt vers l'astre, il les menaça de les priver à jamais de sa lumière s'ils ne se soumettaient à ses volontés. Quelques heures après, en effet, la lune pâlit, et Colomb entendit les cris de désespoir des indigènes, qui se jettent

sur leurs instruments métalliques.

Christophe Colomb, lors de son quatrième voyage, étant à la Jamaïque, ne tarda pas à éprouver l'hostilité des naturels qui refusèrent de lui fournir des vivres. Il fit venir leurs chefs, et, comme on était aux premières heures de la nuit et que la lune brillait, élevant le doigt vers l'astre, il les menaça de les priver à jamais de sa lumière s'ils ne se soumettaient à ses volontés. Quelques heures après, en effet, la lune pâlit, et Colomb entendit les cris de désespoir des indigènes, qui se jettent



La lune pendant les différentes phases d'une éclipse



Les populations de l'Inde attendant la fin d'une éclipse pour se purifier dans le Gange.

Vulgorisator.



Evocation de l'hommage artistique rendu à l'Albani par "l'Opinion Publique" en 1883. La diva est représentée dans les huit principaux roles de son répertoire d'alors. Le portrait au-dessus de l'écusson est celui de son jeune fils

# RÉCRÉATION EN FAMILLE

## NOTRE CONCOURS DE NOËL

### LA TARTE DE NOËL ET LE SANTA CLAUS GOGNENARD

Ce concours a bien remporté le succès auquel nous nous attendions. En tout, 672 réponses, dont la majeure partie ne contenaient pas la solution exacte. On ne semble pas avoir compris le problème tel que posé.

La plupart des amis de TIRESIAS ont répondu par la même occasion aux deux problèmes : celui de la tarte de Noël comme celui du Santa Claus goguenard.

Pour le premier, il ne s'agissait que de tirer trois lignes droites divisant la tarte en six morceaux égaux, et ayant soin de séparer les chiffres (le nombre de raisins) les uns des autres.

Le concours du Santa Claus goguenard était encore d'une plus grande simplicité. Le petit cercle découpé faisait voir en tout 23 figures.

#### LES PRIX.

Les deux premiers prix des deux concours ont été gagnés par :

M. Léon Trépanier, Sherbrooke.

#### 2ÈMES PRIX.

Marie Gravelle (12 ans), 165 rue Saint-Patrice, Ottawa.

#### 3ÈME PRIX (Santa Claus).

Arsène Lavalée, Saint-Henri.

#### 3ÈME PRIX (Tarte de Noël).

Arthur Lamarche, Saint-Jean de la Croix.

#### MENTIONS HONORABLES.

Mme J. W. Bonneville, St Rémi, comté Napierville, P. Q. ; L. U. Renaud, 529 rue St Jean, Québec ; Melle Primeau, 73 rue Dubord ; A. Payette,

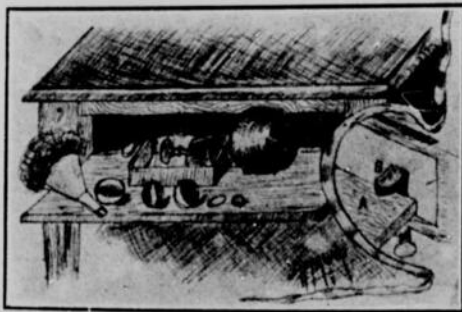
221 rue Panet, Montréal ; C. Savariat, 55 rue Poupard, Montréal ; Mlle Alex. Watier, 59 rue Plessis, Montréal ; Melle Albertine Marchand, 148 rue Church, Ottawa ; J. Derbès, 2765 Palmyre, Nouvelle-Orléans ; Melle C. Beaudry, Loretto Abbey, Wellington Place, Toronto ; Eugène Paquin, 256 rue Notre-Dame, Trois-Rivières ; A. Charbonneau, 141 Hôtel-de-Ville ; C. Scheffer, Chambly Bassin ; Arthur Monday, 1309 rue Notre-Dame, Montréal ; C. A. Archambault, 309b rue St Hubert ; C. A. Archambault, 309b rue St Hubert ; Melle Homéline Préfontaine, Sainte-Marguerite ; J. A. Bouvier, Montréal ; P. C. Piché, Shawinigan Falls, P. Q. ; F. X. Lindsay, Ste Claire, Dorchester, P. Q. ; A. O. Tourangeau, 373 rue Rivard, Montréal ; Eugène Miller, 38 rue D'Artigny, Québec ; Joseph Langlois, St Charles, Richelieu ; H. C. St Thomas de Jollette, P. Q. ; Sylvida Paré, Rouse's Point, N. Y. ; W. O. Langevin, Village Grand'Mère, P. Q. ; Francis Dubeau, Cranston, P. Q. ; Melle Amanda Gaulin, Woonsocket, R. I. ; Maria Paux, 612 rue St Denis ; Paul Lœclerc, 196 rue Cadieux ; Aimé Genest, 1247 rue de Montigny ; Emma Boulanger, 546 rue Alma, ville St Louis ; Maria Milard, Ste Marthe, Co. Vaudreuil, P. Q. ; Melle Antoinette Hurteau, 789 rue St André, Montréal ; Melle Gabrielle Perrault, Longueuil, Canada ; Edgar Genest, 1247 rue de Montigny, Montréal ; Alb. Vinet, 227 rue St Paul, Montréal ; Chas. E. Alaire, Iberville, P. Q. ; R. Amyot, 3208 rue Notre-Dame, Ste Cunégonde ; Mme Doré, 103 rue Mance ; Francis Dubeau, Cranston R. I. ; Maria Baux, 612 rue St Denis.

TIRESIAS.

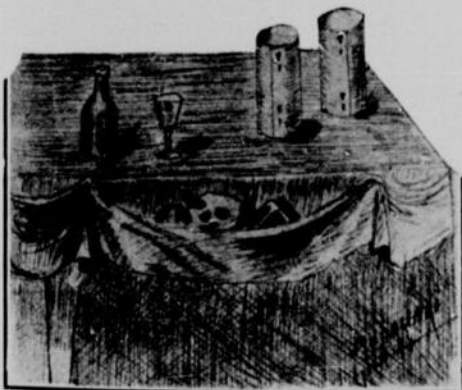
## UN TOUR PAR SEMAINE

### LES SERVANTES

Un accessoire des plus utiles au prestidigitateur, c'est la servante, dont nous aurons occasion de parler à propos de diverses expériences. On nous



a demandé plus de détails et d'explications à ce sujet : nous répondrons aujourd'hui et dans quelques-uns des prochains numéros.



Le premier dispositif se voit dans notre figure 1. On enlève le tiroir d'une table ordinaire, et au

moyen de deux pinces B, que l'on peut se procurer chez les quincailliers, on fixe à la traverse de a trois, une planche, sur laquelle on place une boîte capitonnée et les différents objets dont on pourra avoir besoin pendant la séance.

Parfois on se trouve obligé d'installer une servante presque sous les yeux des spectateurs. Dans ce cas, on relève par derrière, au moyen de quelques épingles, le tapis de la table, de manière à former une grande poche au milieu, et deux petites de chaque côté, (voyez la fig. 2), celles-ci servent à déposer les muscades et autres menus objets.

APPAYNAL.

## LES CASSE-TÊTE

Voici un joli problème de permutations :



Il est possible d'utiliser les vides de manière à avoir, en quatre opérations seulement, les plons noirs juxtaposés et les plons blancs à leur gauche. Comment doit-on s'y prendre ?

TAPIS-VERT.

## PETITS JEUX

Il y a des gens peu occupés, simplement préoccupés de chercher des combinaisons plus ou moins extraordinaires avec des noms de personnages célèbres.

C'est ainsi qu'un amateur vient de faire un petit jeu avec le nom de Napoléon. Il s'y prête du reste très bien, car il est composé de deux mots grecs signifiant : "Lion du désert."

Ingénieusement décomposé, ce mot présente une phrase qui offre de singulières analogies avec le caractère de l'homme extraordinaire qui l'a immortalisé.

Enlevez successivement la première lettre de ce nom et ensuite celle de chaque mot restant :

NAPOLÉON  
APOLÉON  
POLÉON  
OLÉON  
LEON  
EON  
ON

Ainsi, l'on forme six mots grecs qui, placés dans un certain ordre, composent une phrase : "Napoléon, ô lion leon leon eon apoleon poleon", dont la traduction littérale donne : "Napoléon, étant le lion des peuples, allait détruisant les cités."

On ne peut tomber plus juste.

## ARITHMÉTIQUE

A quelles heures justes du jour les deux aiguilles se trouvent-elles exactement l'une sur l'autre sur le cadran ? (Problème No 4).

Solution du problème No 3 :

1er vaisseau, 7.139 — 675 noeuds.

2ème vaisseau, 8.296 — 1575 noeuds.

Ont trouvé : M. U. Poullin, St Jean, Q. ; Mme Doré, 103 rue Massue, Québec ; Melle Gravelle (12 ans), 160 St Patrice, Ottawa.

TAPIS-VERT.

## CHARADE NO 4

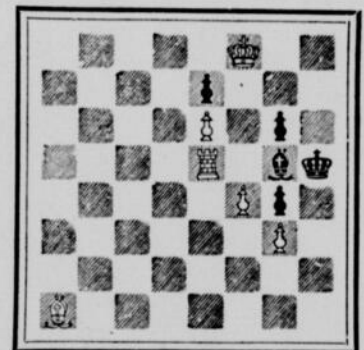
Vous ne sauriez sans mon premier  
Faire bien carrément ce que dit mon entier,  
Non plus, d'ailleurs, que mon entier.

Charade No 2 — Le mot était mi-nuit, minuit.  
Ont trouvé la charade No 2 : Arthur Mandoy, 1309 rue Notre-Dame ; L. U. Renaud, de Québec.

TAPIS-VERT.

## LES ÉCHECS

Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

### POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte.—1

Le nom d'Homère, qui fut prononcé dans le discours à Besançon, aux fêtes de Victor Hugo, remet en mémoire ce mot à propos de cette erreur qui s'est accréditée que l'auteur de "l'Illiade" était aveugle.

—Cette croyance erronée, avait dit quelqu'un, vient de ce que sept cités se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour...

En cour d'assises :

—Accusé, vous avez essayé de passer une pièce fausse de votre fabrication à un honorable marchand de vin.

—Pardon, mon président, j'avais fait analyser son vin : il n'était pas naturel... Du moment où il me donnait du vin falsifié, je croyais pouvoir lui donner une pièce fausse !



La fête des Rois à la campagne.--Essai au crayon d'un jeune artiste canadien, M. Aimé Léger.- Pour plus amples détails, voir page 866

## Louis Veillot et Madame Bourdon. — "Corbin et d'Aubecourt" et "La vie réelle."

Magnifique étude littéraire écrite spécialement pour "l'Album Universel" par le Rév. M. Panneton

### I

Il est deux petits livres, humbles de format, mais très remarquables de pensée et de style ; deux livres tombés de la plume de deux écrivains de renom, dans la maturité de leur âge et de leur talent ; deux livres dont la beauté des sentiments lutte constamment avec la beauté des idées et des pensées ; deux livres pleins de lumière et de grâce, écrits sous la même inspiration chrétienne, se ressemblant sous un certain rapport — puisqu'ils consistent en une suite de lettres écrites par une jeune fille et une femme, mais en même temps différenciant l'un de l'autre par la manière propre à chaque écrivain — car enfin, selon la fameuse parole de Buffon, le style, c'est l'homme.

Ces deux livres, bienveillants lecteurs de l'"Album", sont ceux dont les titres figurent en tête de cet article avec les noms de leurs auteurs : "Corbin et d'Aubecourt", de Louis Veillot ; "La Vie Réelle", de Madame Bourdon.

Louis Veillot, qui avait abordé avec un brillant succès presque tous les genres de littérature, voulut un jour s'essayer dans le roman. L'idée de cet ouvrage lui vint en une circonstance particulière. Il se trouvait en Alsace, chez un ami intime, dont la maison, ou plutôt le château, est situé dans un endroit des plus pittoresques.

Cet ami, grand seigneur, avait de plus et surtout pour Veillot le mérite d'être un fervent catholique. Il se nommait Théodore de Bussierre, et était uni à une femme digne de lui. Possesseur d'une grande fortune, il couronnait ces avantages matériels par des qualités d'homme profondément religieux, de fin lettré, d'ami des beaux arts.

Relativement jeune, Théodore de Bussierre se complaisait à donner une aimable hospitalité à ses jeunes amis lettrés qui, comme lui, pratiquaient la vertu sans respect humain, et s'efforçaient de défendre l'Eglise par la parole et par la plume.

Un jour qu'ils avaient causé à perte de vue de bien des choses, Louis Veillot se permit d'avancer que le roman pourrait être utilisé par les catholiques, et devenir une arme de combat pour lutter contre les influences pernicieuses des mauvais romans. De l'idée, du projet il passa un peu tard à l'exécution, et écrivit ce délicieux roman qui se nomme "Corbin et d'Aubecourt".

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cet opuscule consiste en une série de lettres qui sont présentées comme l'oeuvre d'une jeune fille. C'est surtout dans ce roman moral que le rude polémiste a révélé la douceur de ses sentiments, la délicatesse de son coeur. En vérité, l'on dirait que c'est une jeune fille, et des plus délicates, qui a dicté ces lettres avec une élégance de style exquise, avec une délicieuse expression des sentiments les plus purs, les plus nobles, les plus chrétiens.

L'intrigue de l'ouvrage est une fréquentation entre une jeune fille et un homme assez âgé. Elle nous paraît être l'idéal d'une fréquentation chrétienne. Il serait à souhaiter que ce charmant petit livre fût entre les mains de toutes les jeunes personnes qui se disposent à l'état du mariage. Elles y trouveraient le modèle de la conduite à suivre avant de recevoir le "grand sacrement", comme l'appelle l'apôtre saint Paul.

### II

Madame Bourdon est l'une des étoiles brillantes de cette pléiade de femmes françaises qui ont tenu la plume dans le dix-neuvième siècle, entre autres Madame de Staël, Madame Swetchine, Madame Craven, Mademoiselle Eugénie de Guérin, Mademoiselle Zénaïde Fleuriot.

Le but qu'elle cherche à atteindre dans ses divers ouvrages est de tourner les âmes vers les régions du devoir ; de démontrer que le bonheur dans "cette vallée de larmes" ne peut se réaliser que par la pratique de la morale évangélique. Il semble que la noble et pieuse femme, frappée de cette belle parole du poète Lucis : "Le bonheur terrestre n'est jamais qu'un malheur plus ou moins consolé", prenne à coeur de convaincre les âmes plus ou moins blessées par les pierres et les ronces du chemin de la vie, qu'il n'y a que la religion

du Christ capable de changer ces blessures en jouissances, en délices.

Madame Bourdon, dans tous ses livres, accomplit l'oeuvre d'un ami qui vient apporter à son ami souffrant des encouragements, des consolations.

Elle ne fait pas de romans ; elle peint la vie telle qu'elle est, "avec ses grands et ses modestes devoirs, ses combats secrets, que l'oeil de Dieu voit et compte, les joies et les douleurs du foyer."

Dans sa "Vie réelle", la plus parfaite de ses compositions — parce que peut-être elle n'est que la peinture de sa propre vie — elle nous trace le tableau de l'existence d'une femme chrétienne.

Elle commence son histoire à sa sortie d'un couvent d'Urseines. La jeune fille, guidée par sa mère — un modèle de femme pieuse et éclairée — fait avec circonspection ses premiers pas dans le monde. Elle regarde, elle examine, elle observe la société sous ses divers aspects, elle en voit les travers comme les bons côtés, les vertus et les vices... Puis, après une sérieuse préparation, faite sous les regards de Dieu, elle se décide à entrer dans l'état du mariage.

Elle choisit, par une douce inclination de son coeur, celui qui doit être le compagnon de sa nouvelle carrière, celui qui doit porter avec elle le poids des épreuves de la vie de famille.

Dans la peinture des péripéties de cette vie familiale dans le récit des événements divers qui la remplissent, Madame Bourdon est admirable de naturel, de justesse, de vérité. C'est véritablement la "vie réelle". Les choses s'y passent comme nous les voyons se passer tous les jours sous nos yeux.

Les joies, les tristesses, les plaisirs, les ennuis, les jours sereins, les jours sombres, les surprises désagréables, les froissements entre époux, les susceptibilités entre beaux-frères et belles-soeurs, les remèdes applicables aux uns et aux autres, les succès, les revers, les caractères légers, les caractères graves, les caractères âpres ou trop doux, les délicatesses comme les indécidités du coeur, les affaires domestiques, les devoirs sociaux, l'éducation des enfants, etc., etc., tout est là représenté d'une manière vraie, réelle. Souvent le lecteur, en voyant toutes ces réalités, se dit à lui-même : "C'est bien vrai, tout cela... C'est bien là la conduite d'un tel ou d'une telle... C'est bien moi, enfin, que je reconnais dans certaine faiblesse ou certain vigueur de caractère... Hier, l'autre jour, j'ai vu se dérouler de pareilles scènes dans ma propre famille, dans celle de mon ami."

Des deux époux, c'est l'héroïne qui meurt la dernière. Elle voit d'un oeil mélancolique, en même temps résigné, ses parents et ses amis disparaître les uns après les autres de la scène de ce monde et tomber comme les feuilles de l'arbre à l'approche de l'hiver.

En compensation, elle voit avec bonheur ses petits-enfants se jouer autour d'elle, venir lui présenter les témoignages de leur tendre affection, écouter avec intérêt les histoires du bon vieux temps.

Les dernières pages de "La Vie Réelle" revêtent un caractère tout particulier de mélancolie sereine qui va à l'âme. — On sent les larmes monter du coeur aux yeux.

Notre héroïne meurt comme la sainte femme qui avait dirigé ses premiers pas dans la vie, elle meurt de "la mort des justes" sans l'espérance d'arriver "au port tranquille où les chrétiens se reposent."

Dans le cours de son charmant opuscule, Madame Bourdon s'élève parfois à de hautes pensées. Instruite, éclairée en religion et en morale, elle parle toujours pertinemment des dogmes catholiques, elle disserte sur les vertus et sur les vices comme un théologien.

### III

En lisant ces deux charmants ouvrages, il nous est venu naturellement à la pensée de les comparer l'un avec l'autre. Tous deux sont des chefs-d'oeuvre, c'est évident. Tous deux sont des perles de la littérature française, et brillent de l'éclat du

diamant. Nous en appelons de ce jugement au bon goût, au discernement littéraire des lecteurs de l'"Album".

Pour Louis Veillot, d'abord, c'est réellement un tour de force. Quel est, en effet, le mystère de cette plume — laquelle d'ordinaire est une épée qui frappe, et semble ne demander qu'à frapper les mécréants de toutes sortes se rencontrant sur son chemin — quel est le mystère de cette plume qui se transforme tout à coup en une lyre mélodieuse ?

La sévérité, la dureté, le sarcasme du polémiste font place à l'expression des plus tendres sentiments. La plume du journaliste semble toujours guidée par la main délicate d'une jeune fille.

La seule remarque que nous oserions timidement risquer, c'est que le ton de ces lettres gracieuses nous paraît quelque peu élevé pour le genre épistolaire. Il nous semble qu'une personne du sexe, si noble qu'elle fût dans l'art d'écrire, n'eût peut-être pas pris ce style constamment élevé. A l'instar de Madame de Sévigné, elle y aurait mis plus d'abandon de la forme.

C'est Madame de Sévigné qui a dit quelque part : "Ne polissez pas vos lettres, vous en feriez des pièces d'éloquence."

A propos de ce parallèle entre "Corbin et d'Aubecourt" et "La Vie Réelle" nous préférons opposer à cette dernière, "Agnès de Lauvens", due aussi à la plume si souple de Louis Veillot.

C'est encore là une plume de femme que le maître stylistes a voulu manier ; et il nous a paru le faire avec une vraisemblance parfaite.

Il est aussi bon nombre de lettres de Louis Veillot, adressées à diverses personnes, que l'on pourrait avantageusement comparer aux plus belles lettres de femmes. Elles sont tout à fait dans le genre et d'une beauté de forme et de sentiments à ravir.

Madame Bourdon, elle, en femme véritable, a pris dans son journal le ton simple, naturel, convenant à ce genre de littérature qui n'est autre, à notre avis, que celui de la lettre.

A propos, il faut reconnaître que le genre épistolaire est proprement celui des femmes, en particulier des femmes françaises. On peut avancer avec assez de fondement que le genre épistolaire moderne vient de la France, et que l'honneur de sa création en revient à Madame de Sévigné. Le laisser-aller, la souplesse, la délicatesse, la grâce, le naturel, la légèreté, le tact — qualités particulières au genre épistolaire, ont été déployées chez cet écrivain immortel à un degré de charme au-dessus duquel on imagine rien.

L'influence de Madame de Sévigné s'est étendue sur son siècle et sur les deux qui ont suivi.

Louis Veillot avoue lui-même qu'il se délectait à la lecture assidue des lettres de Madame de Sévigné. Peut-être qu'il doit à ces lectures quelque chose de la grâce et de la souplesse qu'il a manifestées dans certaines de ses lettres.

Eh ! bien, revenant à Madame Bourdon, cette femme nous semble être celui qui rappelle le plus Madame de Sévigné sous le rapport des qualités féminines signalées plus haut. Rien de plus simple, de plus naturel, en même temps, rien de plus gracieux, de plus délicat que ces notes intimes du journal de son héroïne.

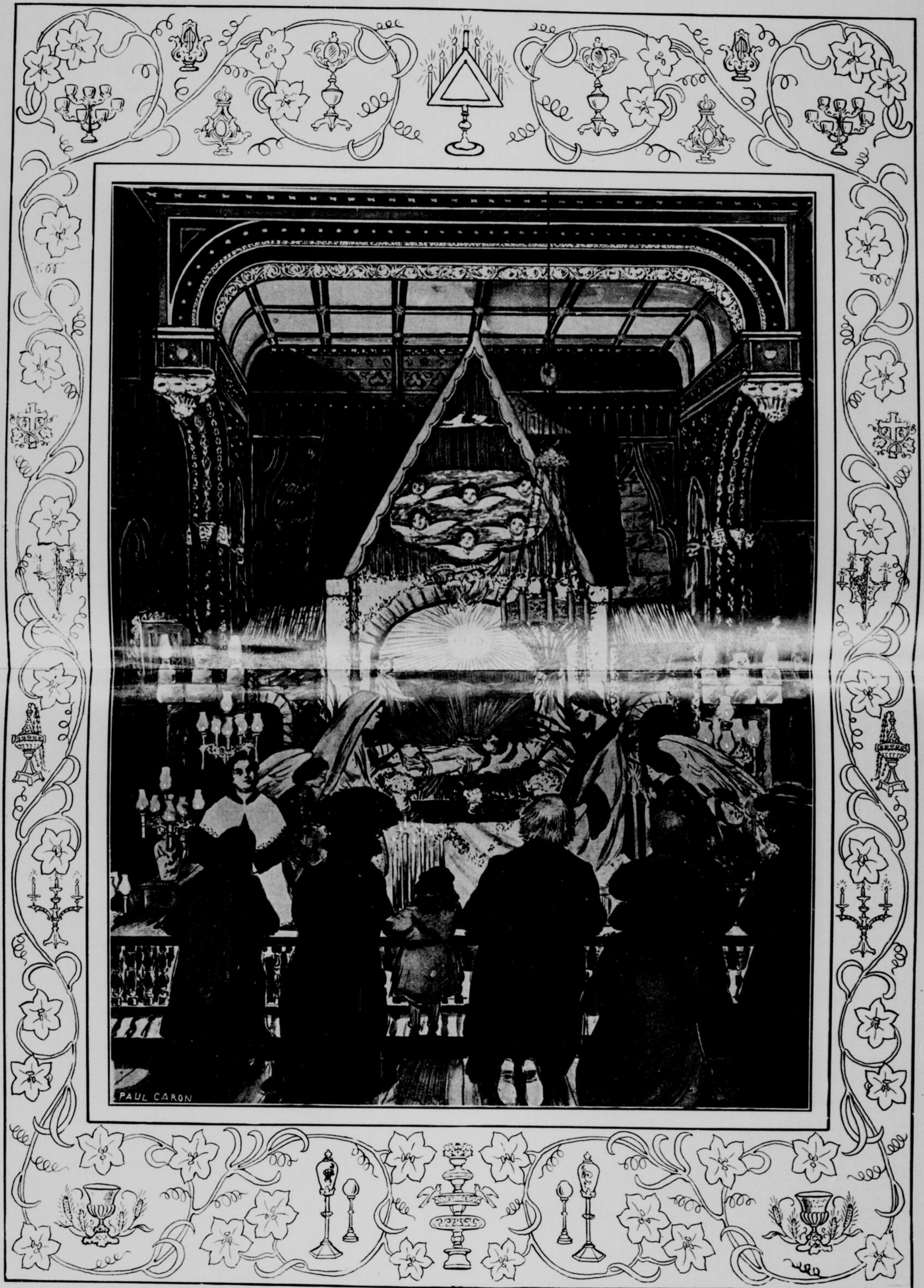
Tout chez elle coule de source, ainsi que le dit l'auteur latin : "ex fonte manat", avec une aisance, un laisser-aller qui charme toujours et jamais ne lasse. On dirait que sa phrase, parfois périodique, toujours harmonieuse, lui arrive toute moulée dans l'esprit, semblable à certaines mélodies de Bellini ou de Donizetti ; ou mieux encore, à certains vers de Lafontaine, tels que ceux-ci :

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,  
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil...  
Pour vous mieux contempler demeurez au désert...  
Solitude, où je trouve une douceur secrète,  
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrais-je jamais  
Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le  
[fraîs ?

Madame Bourdon a dû beaucoup lire Chateaubriand, dont elle dit que la prose cadencée est plus mélodieuse que les vers.

Cependant, n'allons pas croire que ce style ne soit pas simple ; nous le répétons, ce style est fait de simplicité, de naturel, en même temps que de grâce et d'harmonie.

Madame Bourdon est en cela la rivale de la charmante Eugénie de Guérin, et toutes deux n'ont point de maître sous le rapport de la perfec-



UNE VISITE AUX CRECHES DE MONTREAL

Au centre, la crèche de l'église Notre-Dame, d'après un dessin de l'artiste de "l'Album Universel" avec menus détails d'ornementations empruntés aux différentes crèches de cette ville

# LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Je veux aujourd'hui, mesdames, aborder la question des manchons, question souverainement controversée à l'heure présente dans le monde élégant.

Que's manchons faut-il porter ? Quelle est la



1. Manchon-bourriche, en skungs, avec revers et doublure d'hermine.

mode pour les manchons en fourrure et les manchons de fantaisie ? Leur forme et la manière de les faire ? Autant de questions que je vais entreprendre de résoudre en m'appuyant sur l'autorité de la Baronne de Trèves.



2. Manchon en chinchilla, garni d'un papillon en taffetas plissé fixé par un bijou.

Je gage que vous êtes de mon avis, chères lectrices : vous trouvez que le luxe devient de plus en plus grand chaque jour.

Où et quand s'arrêtera ce besoin de coquetterie ? Qu'est devenue la simplicité d'autan ?

Le costume de la plus correcte apparence est travaillé par des mains habiles, il semble uni à première vue ; mais que de minutieuses recherches nous y découvrons, quand nous nous donnons la peine de l'examiner !

Plus de types classiques hormis la banale confection dont nos goûts raffinés ne peuvent se contenter. Chaque toilette est une oeuvre ayant un cachet personnel.

Ce souci de l'inédit ne concerne pas seulement les parties essentielles de notre toilette, c'est-à-dire les vêtements, robes et chapeaux, il s'étend jusqu'aux accessoires : ruches, boas et manchons.

Le manchon en simple fourrure se porte toujours, mais la mode le veut grand, large ; c'est une conséquence toute naturelle de la forme de nos manches, où un petit manchon s'enfouirait tout entier ; cette fois, la raison est d'accord avec la mode en nous permettant, non seulement de préserver du froid le bout de nos doigts, mais la main complète.

La forme nouvelle est celle, dite pochette, plus large en bas qu'en haut ; si vous voulez que votre manchon ne se démode pas, prenez-le rond, mais assez long.

On conçoit facilement qu'un grand manchon en belle fourrure doit représenter une assez sérieu-

se dépense ; cependant, la peau ayant une incontestable valeur, on peut toujours en tirer parti par la suite.

Il n'en est pas de même de ces jolies fantaisies que nos adroites ouvrières font chaque jour avec plus de chic ; un manchon n'est plus l'oeuvre d'un fourreur, c'est plutôt le chiffonnage d'une modiste.

Point n'est besoin d'apprentissage pour réussir une de ces ravissantes fantaisies, dont la durée éphémère nous ferait regretter d'y avoir consacré



4. Autre aspect de la toilette précédente. Robe en velours mordoré garnie de blais de taffetas assorti. Revers et bas de manches en satin souple crème garnis d'un galon filigrané d'or.

la fureur du moment,—doublé de satin blanc avec plusieurs plissés très fournis en mousseline de soie blanche et grise, alternant avec un volant de dentelle blanche ; sur le dessus, une cascade de dentelle est retenue par des choux de mousseline de soie, dans lesquels on piqué si l'on veut un bouquet de fleurs assorties à celles du chapeau.

Encore les fourrures ! Ne nous plaignons pas, car le sujet est tentant et plein d'actualité. Cette fois, c'est mon confrère du "Gaulois", de Paris, qui, dans un article fort humoristique, passe en revue les fourrures que nous portons... et celles que nous devrions porter.

Maintenant, en fait de fantaisie, on est en train de lancer "le poulain russe" ; il semble que, cet hiver, ça va être le grand cri, le poulain russe, il faut qu'il soit russe ! Mais, chose bizarre, étant de deuil, j'ai demandé à voir du poulain gris fer, ou cape de Maure, pas moyen ! On m'a répondu qu'en Russie il n'y avait sans doute pas de chevaux de cette couleur-là ; il va falloir se rabattre sur du poulain noir, ce qui aura diablement l'air de faire semblant d'être du "Breitschwanz".

Et c'est si laid de faire semblant d'être ce qu'on n'est pas, surtout quelque chose de plus beau et de plus apprécié que soi-même !

N'empêche que, quand on aura fait le tour de toutes ces anomalies, on en reviendra aux vraies fourrures, à la loutre chaude, seyante et simple dans sa beauté. Elle n'a pas besoin de fanfreluches pour être jolie. Elle est belle parce qu'elle est belle ! Elle est douce au cou, comme la zibeline, parce que toutes deux ne connaissent pas de rivales, et n'ayant pas d'envie, n'ont pas, non plus, de piquants. Leur seul défaut est de coûter les yeux de la tête, la zibeline surtout. Pour avoir une de ces petites bêtes, absolument belle, il faut la payer à peu près quinze cents francs. Elles ne sont pas grandes, les mâtines ; calculez ce qu'il en faut pour un manteau, et dites-vous bien qu'un boléro de zibeline de dix mille francs est moins cher, cependant, qu'un boléro de chevreuil de huit cents francs.

Et cependant, on voit, de ci et de là, beaucoup de zibeline, en étoles surtout ; c'est joli, ces grandes étoles, d'ailleurs : elles s'en vont frappées constamment d'un coup de genou, et précédant de leur ligne souple la ligne de la femme qui les suit. C'est presque aussi bien, mais moins original que ces longs boas que toutes portaient il y a une dizaine d'années, et qui semblaient de gales banderoles aidant et rendant gracieux tous les gestes !

Il ne faut pas croire non plus qu'une fois la fourrure choisie et achetée, en voilà pour longtemps ; non pas, si elle est solide, tous les ans, il faudra la transformer, une année, les manches, ensuite, le col, puis la coupe du vêtement, et, surprise toujours charmante, vous avez beau faire diminuer la longueur, l'ampleur du paletot ou des manches, on vous persuade toujours, par A plus B, qu'il a fallu rajouter des peaux ! Au bout de très peu d'années, on est si bien pré-



5. Manchon en zibeline orné d'un noeud en hermine.



6. Manchon en écureuil garni de volants ondulés en même fourrure.

une somme qui eût pu être dépensée plus utilement.

Visitez le fond de vos tiroirs, prenez du velours, de la peluche, du satin, du taffetas, ou un morceau de fourrure provenant d'un ancien manchon, trop petit pour les exigences du moment ; si le tissu est léger, drapez-le ; sinon, tendez-le sur le petit sac rempli de duvet ou d'ouate ; voilà le corps du manchon fait. De chaque côté, il vous suffira de coudre de larges volants pour avoir un modèle nouveau et charmant.

Je ne puis, mesdames, vous donner d'indications précises, puisqu'il est entendu que vous allez employer les matériaux que vous possédez, et je sais que vous en serez enchantées. Etre coquette sans bourse déliée, n'est-ce pas agréable ?

Voici quelques descriptions où vous puiserez des inspirations pour créer de délicieux manchons :

Manchon en zibeline, en martre, en vison ou en castor, en une fourrure brune quelconque, aux bords duquel sont montés de larges volants en forme, en velours marron doublés de satin même teinte, bordés d'une ruche en mousseline de soie. Ceci est tout à fait simple, nous ajouterons à l'élégance si nous mettons à l'intérieur de ce volant un plissé en mousseline de soie.

Manchon très chic en chinchilla ou en écureuil—

paré à tout croire que l'on n'est plus étonné en voyant que, dans une ancienne redingote en fourrure, il restera juste assez de quoi se faire une toque pour aller patiner !

FALBALAS.

Les mots d'enfants sont souvent d'une naïveté amusante.

Aux Tuileries, deux petites filles jouent "à la maman".

—Eh ! bonjour, chère madame ; vous avez là de bien jolis enfants ! dit l'une d'elle avec une grande révérence et en désignant deux poupées que sa petite amie berce sur ses genoux. Et vous les allaitez tous les deux ? Ce doit être bien fatigant !

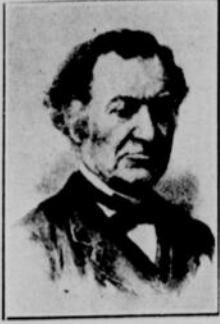
—Oh ! non, minauda la mère de famille : je n'en nourris qu'un ; c'est mon mari qui nourrit l'autre !..



3. TOILETTE DE VISITES — En velours mordoré orné de blais de taffetas piqués de même teinte. Echarpe bonne femme en velours blanc et martre. — Chapeau boléro en velours blanc bordé d'un galon chenillé noir, blanc et or.

# QU'EST-CE QUE LE PROGRÈS

Page littérale empruntée à l'œuvre de Louis Veillot



Louis Veillot.

Faut-il avouer ce que je pense ? Je dis qu'il n'y a pas de progrès dans l'humanité, que c'est un mot tout à fait vide de sens, à l'usage de gens qui parlent pour ne rien dire, et plus encore de ceux qui ne parlent que pour cacher le fond de leurs desseins.

Il y a dans la vie de l'humanité, comme dans la vie de l'homme, des phases différentes, qui tout à la fois la modifient à l'extérieur et la laissent au fond telle qu'elle est ; tentée de différentes passions, c'est le changement ; astreinte aux mêmes besoins, soumise aux mêmes devoirs, c'est la stabilité. A travers ces phases diverses, tantôt heureuse, tantôt malheureuse, suivant qu'elle obéit à ses devoirs ou qu'elle cède à ses passions, elle marche vers la mort. Le progrès est le même pour l'humanité et pour l'homme et ne consiste qu'en un seul point, qui est de s'affermir dans le bien ou d'y revenir. Tout ce qu'une société fait pour son bien-être, pour sa splendeur politique, tout ce qu'elle gagne en force, en éclat, en civilisation scientifique, militaire, industrielle, ne signifie rien et n'est pas un progrès. Un homme qui, à vingt ans, aurait été ignorant, faible et pauvre, mais pieux et bon, et qui, à quarante ans, serait devenu savant, puissant et riche, mais en même temps incrédule et pervers, aurait-il fait un progrès ? Point du tout ; il se trouverait en réalité plus faible, plus ignorant, moins heureux qu'au temps de sa jeunesse. Le progrès, pour lui, serait de revenir, de se rejuvenir en reprenant sa vertu première aux dépens de toute sa fortune, au mépris de toute sa science, s'il le fallait. Cette conversion qui rejuvenit l'homme est aussi le seul rejuvenissement possible de la société.

La société où ne remonte point cette sève est prête à périr, quelle que soit sa splendeur. Elle a des ennemis qui ne lui pardonneront pas. Ces ennemis ne sont point les pauvres et les ignorants, mais les passions qui l'aveuglent sur ses devoirs envers la multitude toujours plus ou moins barbare que toute société doit élever et conduire. La société n'est pas tout le monde ; elle se compose de la hiérarchie des chefs de famille. Les propriétaires, les patrons, les riches, tous ceux qui commandent, voilà la société. Le reste est peuple, et ne tient dans l'Etat que la place de l'enfant dans la maison.

Or, ce que le père de famille doit à ses enfants, ce n'est pas du plaisir. Rien ne l'oblige d'amener à son foyer des histrions et des joueurs de gobelet. Il doit donner deux choses : le pain, autant que possible, la foi, toujours ; la nourriture de l'âme d'abord, celle du corps ensuite. Il donne le pain par son travail, la foi par son enseignement, surtout par son exemple. A ce prix il est respecté, aimé, obéi ; à ce prix seulement. S'il ne fait pas cela, quand même il se ruinerait en divertissements, il ne fait pas son devoir ; il n'est ni sage ni bon.

De même dans une cité, de même dans une nation. Les chefs du peuple, quels qu'ils soient, ne doivent pas au peuple des amusements, mais des vérités et des vertus. C'est la le droit de l'homme et du peuple : il a droit à la vérité, il a droit à la vertu. Et, comme la vérité ne s'enseigne clairement que par la foi, comme la vertu ne se préche efficacement que par l'exemple, lorsque les chefs de la société se mettent en devoir de donner au peuple la foi et la vertu, ils donnent tout le reste, et il n'est pas question de droits politiques, ni de droit au travail, ni de droit à l'assistance, ni de droit au plaisir. Le peuple travaille parce qu'il est laborieux ; il est assisté parce que la société est charitable ; il se résigne parce qu'il croit ; il est tranquille parce qu'il espère ; il est heureux parce qu'il aime ; il se reconnaît libre parce qu'il a du bon sens.

Il vous est plus agréable d'avoir des casernes de

cavalerie que des collèges de Jésuites ; vous estimez plus sage de vous appuyer sur la force que sur la vérité ; vous aimez mieux appeler le peuple au théâtre qu'à l'église, et l'étourdir par le plaisir que le consoler par la vertu : cela vous coûtera cher ! Vous y perdrez vos rentes, vos maisons, vos manteaux, et, plusieurs d'entre vous, la vie.

Je n'étais souvent demandé où pourrait nous conduire l'admirable progrès des admirables choses que nous ne cessons d'inventer, à supposer que Dieu n'entrave ni ne corrige notre génie et que ce génie reste livré à lui-même.

Je crois avoir trouvé une réponse dans le livre de l'Apocalypse, chapitres VIII, IX, X et XI. C'est un tableau abrégé de l'ère suprême du progrès.

Après que l'Agneau a rompu le septième sceau du livre qui contient la destinée de l'humanité, il se fait dans le ciel une attente silencieuse ; puis les sept anges qui se tiennent devant le trône de Dieu reçoivent chacun une trompette dont ils doivent sonner tour à tour.

Le premier ange sonne : il se forme une grêle et un feu mêlé de sang qui tombe sur la terre, brûlant une grande partie des arbres et consommant toute l'herbe verte. — Image des dévastations de la guerre.

Le second ange sonne : il surgit une montagne en feu qui est jetée dans la mer ; et les eaux de la mer se corrompent et deviennent du sang. La mer voit périr une grande partie des créatures qu'elle nourrissait ; elle engloutit une grande partie des navires qui la couvraient. — Image des formidables machines à vapeur qui porteront le feu sur les flots et qui, en détruisant le commerce et les industries de la mer, macéreront de sang ses eaux fécondes et les frapperont de stérilité.

Le troisième ange sonne : une étoile ardente tombe du ciel sur les fleuves et sur les sources. Le nom de cette étoile est "absinthe" ; et l'eau des fleuves et des sources devient amère, et un grand nombre d'hommes meurent pour en avoir bu. — Image de l'épuisement des pays ravagés par la guerre et des maladies qui suivront.

Le quatrième ange sonne : les astres s'obscurcissent ; le jour et la nuit sont privés d'une partie de leur lumière. — Image de l'affaiblissement des âmes et de la décadence universelle des vérités morales au milieu de ces catastrophes et de ces terreurs.

Dans ce moment par le milieu du ciel passe un aigle qui vole, criant : "Malheur ! malheur ! malheur aux habitants de la terre, à cause du son des trompettes dont les trois autres anges doivent sonner !"

Le cinquième ange sonne : permission est donnée à Satan d'ouvrir le puits de l'abîme. Il l'ouvre ; une fumée épaisse s'en élève, obscurcissant ce qui reste encore de lumière ; et de cette fumée se répandent sur la terre des sauterelles qui ont la même puissance que les scorpions. — Image des doctrines d'incrédulité vulgarisées par la presse.

Ces sauterelles, sorties de la fumée du puits de l'abîme, ressemblent à des chevaux préparés pour le combat : symbole de cruauté, disent les interprètes ; elles portent des couronnes qui paraissent d'or : signe de la puissance victorieuse ; elles ont des visages d'hommes et des dents de lion, c'est-à-dire un air de douceur, et pourtant ce sont des bêtes dévorantes. Suivant les interprètes, le fléau des sauterelles figure l'état de pauvreté et de réprobation où tombèrent les Juifs lorsque, ayant commis le delcide, ils furent ravagés par la guerre civile. Se persécutant et se déchirant les uns les autres, pratiquant et glorifiant tous les vices, méprisant toutes les vertus, faisant aussi peu de cas des droits humains que des droits divins, pleins de haine et de rage, ils offrirent, peu de temps avant leur ruine entière, l'exemple d'une lâcheté, d'un désespoir et d'un délaissement spirituel tels que Satan pouvait seul en être l'auteur. On peut dire que des spectacles analogues ont été et seront donnés au monde toutes les fois que le peuple d'acquisition, portant une main sacrilège sur la personne ou sur les droits du Vicaire de Jésus-Christ, imitera de la sorte le peuple d'élection, rejeté pour ce crime. Alors s'élève la fumée du puits de l'abîme ; alors les mauvaises doctrines se répandent, multipliant leurs piqûres de scorpions,

qui produisent un engourdissement mortel ; alors les guerres civiles éclatent dans la famille du Christ, guerres meurtrières sous d'hypocrites prétextes d'humanité.

La sixième trompette retentit : une voix sort des quatre coins de l'autel d'or qui est devant Dieu et ordonne de délier les quatre anges de la mort. On les délie : ils étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient tuer une grande partie des hommes. Ils déchaînent un vent de mort, que l'écrivain sacré représente sous la figure d'une armée de cavalerie innombrable, à cause de la promptitude et de la force du fléau. Les cavaliers ont des cuirasses qui semblent de feu, d'hyacinthe et de soufre ; les chevaux ont des têtes de lion, et il sort de leur bouche du soufre, de la fumée et du feu ; et par ces trois plaies, par le soufre, par le feu et la fumée, la troisième partie des hommes est tuée. Et ceux qui restent, ajoute le Prophète, ne se repentent point des oeuvres de leurs mains, ne cessèrent point d'adorer les démons et les idoles d'or et d'argent, ne firent point pénitence de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leurs impudicités, ni de leurs rapines.

Ce fléau de feu, de soufre et de fumée, ce vent de mort déchaîné sur le monde, plus terrible et plus foudroyant que le tonnerre, quelle plus exacte image des formidables armées modernes, précipitées à toute vapeur sur les champs de bataille par détachements de cent mille hommes, traînant leur artillerie à longue portée et se lançant la grêle de leurs boulets fulminants ? Quant à l'impénitence des hommes qui restent après le passage du fléau, c'est une disposition d'esprit facile à reconnaître dans le genre humain. Selon toute apparence, ceux qui survivront à ces terribles guerres, non-seulement ne s'amenderont pas, mais encore ne s'affligeront pas. Fourier désirait une grande dépopulation, les hommes lui paraissant trop nombreux pour recevoir chacun une part suffisante des jouissances bornées que le globe peut fournir.

Après le sixième ange, avant que la septième trompette ait sonné, pendant que le fléau frappe et que les survivants s'applaudissent de vivre, l'ange de l'alliance paraît debout, sur la terre et sur la mer, la main levée au ciel. Par Celui qui vit dans les siècles des siècles et qui a créé la terre, la mer et le ciel, il jure qu'il n'y aura plus de temps, mais qu'au jour où le septième ange fera entendre sa voix et sonnera de la trompette le mystère de Dieu s'accomplira, ainsi que l'ont annoncé les prophètes serviteurs de Dieu. En attendant, le mal règne, et deux hommes seulement, parmi tous ces prévaricateurs, ne craignent pas de se porter témoins pour Dieu. Ils feront leur oeuvre, ils auront leur temps, ils rendront leur témoignage ; et, lorsqu'ils auront achevé, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera avec une grande joie et un grand applaudissement de ceux "qu'ils auront tourmentés en leur parlant de Dieu."

Mais alors Dieu manifeste sa puissance, que les hommes se flattent d'avoir abolie. La terre secoue la ville impure qui applaudit au meurtre des prophètes ; une partie des habitants sont engloutis, les autres reconnaissent la main divine : le son de la septième trompette éclate, et l'on entend de grandes voix dans le ciel qui disent : "L'empire de ce monde a passé à Notre-Seigneur et à son Christ, et il régnera dans les siècles des siècles. Amen." — On comprend qu'en effet le despotisme, appuyé par la centralisation de tous les pouvoirs, devra finir de la sorte, par apoplexie.

Si ce sera la fin d'une phase puissante du mal et une figure déjà plusieurs fois esquissée de la fin du monde, ou cette fin elle-même, peu importe. Ce qu'il faut apprendre ici, c'est que Dieu courbera les hauteurs et comblera les abîmes que le pied libre de l'Evangile aurait franchis aux chants d'Alégresse du genre humain. "Nous serons broyés pour être mêlés", disait Joseph de Maistre. Le rouleau passe et repasse, toujours plus lourd. Ce que la charité n'aura pas la permission d'entreprendre, la force dure l'accomplira. Pauvre genre humain ! pauvre vieil enfant toujours insensé, toujours rebelle ; qui ne veut rien accorder à l'amour et qui se flatte de n'être pas châtié désormais parce qu'il est devenu grand ! "J'ai, dit-il, jeté les verges au feu, il n'y a plus de verges !" Tu ne te trompes pas, ô géant ! il n'y a plus de verges. En même temps que toi les verges ont grandi, et ce sont présentement des bâtons ; et les bâtons grandiront encore avec ton orgueil et deviendront des gibets.

LOUIS VEILLOT.

## Chez une peuplade inconnue

Une lettre intéressante offerte comme primeur aux lecteurs de "L'Album Universel" et reçue dernièrement par un globe-trotteur canadien qui compte le grand voyageur au nombre de ses connaissances.

Mon cher ami,

Lorsque je vous ai rencontré dans cette course vertigineuse que vous aviez entreprise autour du globe terrestre, je vous avais promis d'intéressantes choses sur quelque-une de mes expéditions. Je viens tenir parole en vous rapportant ce que j'ai vu chez les Boubous, peuplade inconnue.

Pendant mon séjour dans le cercle de Mobaye, situé sur le Haut-Oubangui, gros affluent du Congo, j'avais pour interprète un brave nègre, de race boubou, qui répondait au nom de N'Ga Tomba ; grand, fort et bien découpé, il était actif, assez intelligent, pas voleur, et très dévoué à ma personne.

Une seule chose le déparait : sa continuelle tristesse. C'est que le pauvre garçon avait un gros chagrin. Il aimait ardemment la fille du chef de son village et, malgré ses démarches, malgré ses supplications, il n'avait pu l'obtenir en mariage.

Je m'étais attaché à ce brave garçon, qui avait toute ma confiance et qui me suivait partout, à la pêche et à la chasse, où il me rendait de précieux services. Son continu chagrin m'attristait.

Kaga Mbré me jeta un regard mauvais.  
—Si je te tuais, je l'aurais, ton fusil.  
—Brigand !  
—Je puis te tuer. Tu es en mon pouvoir.  
—Bandit ! Eh bien ! Je te dis, moi, que tu ne me tuerais pas. Tu ne le pourrais pas. Apprends que je suis invulnérable, les balles ne me touchent pas.

Kaga Mbré me regarda en ricannant :  
—Tu mens, toubâo ! Personne n'est à l'abri des balles.

—Je t'offre de te le prouver à l'instant même. Je chargerai mon fusil devant toi, j'y placerai une balle, et je te défie de me tuer avec cette balle.

—J'accepte le défi. Si je te tue, j'aurai ton fusil.

—Oui.  
—C'est convenu, dis-je. Mais j'exige que, si tu ne me tués pas, tu m'accordes ce que je demanderai.

—Je te l'accorderai.  
Je pris mon fusil, j'y plaçai ostensiblement une cartouche à balle, puis je le remis entre les mains de Kaga Mbré, en lui disant :

monde. Je secouai alors mes vêtements et je fis tomber ma balle de plomb, que je ramassai.

—Voilà ta balle, dis-je en la montrant à Kaga Mbré ; elle m'a frappé à la poitrine, et, ainsi que tu peux le constater toi-même, elle ne m'a pas fait une éraflure. Le bonhomme resta immobile de stupefaction, et une terreur superstitieuse se répandit sur tous les visages des assistants. Je devins à l'instant pour tout le monde un être surnaturel, et je n'eusse eu qu'un mot à dire pour être adoré comme un dieu. Je jetai un regard de triomphe sur le chef du village, que la stupeur rendait des plus comiques, avec sa bouche ouverte et ses yeux écarquillés.

—Eh bien, Kaga Mbré, es-tu convaincu, maintenant ?

—Oui. Les hommes blancs sont forts.

—Tu m'as fait une promesse.

—Parle...

—Mon interprète, N'Ga Tomba, t'a demandé ta fille en mariage. Donne-la-lui.

—N'Ga Tomba est trop pauvre...

—Non. Je lui donne, comme cadeau de noces, cinq boeufs, dix moutons et autant de perles qu'il en voudra pour faire des colliers à sa femme.

—Oui, j'ai promis, et je tiendrai ma promesse ; Ela épousera N'Ga Tomba.

Ela, en fille docile, ne fit aucune objection et, en signe de fiançailles, elle alla appuyer son corps contre celui du jeune homme. Des réjouissances suivirent et durèrent toute la nuit. Quinze jours



### LES CHEFS BOUBOUS S'ALIGNÈRENT POUR ASSISTER A L'EXPÉRIENCE

Je lui dis un jour :

—Voyons. N'y a-t-il pas moyen d'arranger ça ?... Si je m'en occupais... Si j'allais voir Kaga Mbré, le père de ta fille ?

Le noir dirigea sur moi un regard dans lequel brilla une lueur d'espoir.

Le lendemain, j'arrivai au village de Kaga Mbré, qui m'attendait avec quelques chefs, venus pour me faire honneur, et sa fille, Ela.

—Kaga Mbré, dis-je alors au chef, tu es un homme sage, un chef redouté et un grand guerrier ; j'ai pour toi une grande estime. Je suis venu pour te saluer.

—Toubâo (homme blanc), me répondit-il, tu me fais un grand honneur. Moi aussi, j'ai pour toi une grande estime. Quel cadeau m'apportes-tu ?

C'est ainsi que se termine toujours la formule de salutations d'un chef noir à un blanc qui vient le visiter.

—Que désires-tu ?

Kaga Mbré alla prendre mon fusil, que j'avais placé à dessein contre un arbre en arrivant, et, après l'avoir examiné, il me dit :

—Tu as là une bien belle arme, que je voudrais bien avoir. Donne-la-moi.

—Ah ! non, fis-je, je ne peux pas te donner mon fusil, j'en ai besoin.

—Je te donnerai le mien en échange.

Et il me montra un vieux fusil à pierre, tout rouillé, et raccommodé avec des ficelles.

Je fis un pas pour reprendre mon fusil.

—Tu te placeras à quinze pas et tu viseras à la poitrine.

Je découvris alors ma poitrine pour lui montrer qu'aucune cuirasse ne la protégeait.

Que l'on se rassure. J'étais bien certain de ne pas être tué et c'était précisément là le moyen que je voulais employer pour décider le chef à donner sa fille à N'Ga Tomba.

La cartouche contenait une balle dite "composée", c'est-à-dire faite de mercure et d'étain, et contenant juste assez d'étain pour que l'amalgame soit solide à la température ordinaire ; la chaleur du coup de feu le fait fondre instantanément, et le fusil, au lieu d'une balle, ne lance plus qu'une pluie inoffensive. C'est cette balle qui s'emploie parfois dans certains duels, et le "truc" lorsqu'il est habilement exécuté, ne manque pas de stupéfier les personnes non prévenues. Pour mieux frapper les imaginations, on a soin de placer dans sa poitrine une balle de plomb ordinaire pour l'exhiber au moment opportun.

Nous étions sortis de la case et je m'étais placé à une quinzaine de pas de Kaga Mbré, qui épaula l'arme et m'ajusta longuement. Le vieux brigand, qui, quelques jours auparavant, m'avait fait les plus grandes démonstrations d'amitié, avait assurément, à ce moment-là, le plus vif désir de me tuer. Les chefs boubous s'alignèrent pour assister à l'expérience. Une détonation retentit et, naturellement, je restai debout, pas mort le moins du

après, N'Ga Tomba emmenait dans sa case la fille du chef, devenue son épouse.

A. F.

### LOUIS VEUILLOT ET MME BOURDON

(Suite de la page 875)

tion du style simple avec ses ornements mesurés. Un dernier mot.

A l'occasion d'un mariage, les parents et amis des futurs époux sont dans l'usage de faire des cadeaux de noces. Parmi ces cadeaux, plus ou moins dispendieux — quelquefois même trop dispendieux — nous aimerions à voir figurer un exemplaire de "La Vie Réelle". Nous voudrions que ce petit volume eût une toilette des plus distinguées : reliure solide, couverture élégante, tranche de tête dorée, les autres seulement ébarbées.

Nous conseillerions aux époux de prendre au plus tôt une connaissance générale de l'ouvrage ; ensuite de venir, au temps à autre, en relire quelques passages, bien scruter tous les enseignements lumineux, tous les conseils salutaires qui y sont disséminés... "La Vie Réelle" sera pour ces époux comme une peinture fidèle d'un ménage chrétien ; elle sera le flambeau qui éclairera leur chemin, le guide ami qui les conduira doucement "au port tranquille où les chrétiens se reposent"...

J. E. PANNETON, prêtre.

# LA BONNE MENAGERE

PAR CORDON BLEU

Un mot d'explication.--Tableau intéressant.--Principes nutritifs.--Le choix des aliments.--Question d'actualité

Dans mon premier article, j'ai longuement parlé du lavage de la vaisselle, question que je considère d'autant plus importante qu'on y porte en général bien peu d'attention. De plus, j'ai cru consacrer une bonne partie de ma page précédente à l'illustration. L'exemple, placé de cette manière sous les yeux, se grave bien mieux dans la mémoire que les démonstrations les plus éloqu岸tes. Pour aujourd'hui, je vous ferai grâce des vignettes, me contentant de vous donner un tableau que vous trouverez au centre de cette page et que je crois d'une utilité constante pour toute bonne ménagère, et réservant le reste de l'espace à vous parler, d'abord, de deux questions bien importantes : les principes nutritifs des aliments et leur choix, et, ensuite, un petit mot d'actualité sur la cuisine du mois de janvier.

## PRINCIPES NUTRITIFS.

Bien que le nombre des aliments qui peuvent servir à la nourriture de l'homme soit considérable, leurs principes nutritifs sont peu variés. Ces principes, dans les substances animales, sont : l'albumine, l'osmazôme, la fibrine, qu'on nomme jus, et la graisse.

La fibrine et l'osmazôme sont les parties les plus nutritives ; mais, séparées des deux autres, elles sont difficiles à digérer ; unies à l'albumine, la digestion en est facile.

Ces divers principes se trouvent réunis dans les chairs brunes, comme celles du boeuf, du mouton, du bœvre, de la perdrix. Les chairs blanches, telles que celles du veau, de l'agneau, du poulet, ne contiennent point d'osmazôme, ou n'en contiennent que fort peu, aussi sont-elles beaucoup moins succulentes que les viandes brunes. Ces dernières conviennent aux estomacs vigoureux et à ceux qu'une cause quelconque a passagèrement affaiblis ; les chairs blanches sont celles dont les estomacs irrités s'accoutument le mieux.

On comprend toutefois que les diverses qualités des viandes sont nécessairement modifiées par les préparations qu'elles subissent. Ainsi, la viande rôtie est à la fois la plus saine, la plus nutritive et la plus facile à digérer, parce que l'action d'un feu vif lui a fait retenir toutes ces parties solubles ; elle doit être inconvenient à la graisse qui couvre sa surface. Le boeuf cuit et laissé dans son jus est une viande essentiellement succulente, d'une digestibilité parfaite ; tandis que le "bouilli", ou boeuf dont on a fait du bouillon, n'est ni digestif, ni succulent ; cela vient de ce que le premier est toujours accompagné des parties que l'action du feu en a extraites, tandis que le second n'est plus composé de fibrine sèche, ce qui a fait dire à Brillat-Savarin que le bouilli est la chair moins saine. Les mêmes principes se trouvent dans les poissons, à l'exception de l'osmazôme ; mais la chair de ces animaux contient en outre du phosphore et de l'hydrogène, principes auxquels elle doit ses qualités aphrodisiaques.

Les principes nutritifs des végétaux sont : la fécule, le gluten, le sucre, le mucilage et la gomme.

La fécule se trouve presque sans mélange dans l'orge, le maïs, le riz et quelques autres graines. Dans le froment et le seigle elle est mêlée au gluten, ce qui donne aux farines de ces céréales la propriété de fermenter quand on les pétrit avec de l'eau, et d'en former une pâte qui constitue le pain. Dans les pois, les lentilles, les pommes de terre, les haricots, l'avoine, etc., la fécule est jointe au sucre.

Enfin, les principes gommeux et mucilagineux se trouvent réunis dans les légumes et les fruits. Quant au principe sucré, on le trouve partout, ain-

si que cela résulte d'un mémoire lu à l'Académie des sciences dont l'auteur affirme être parvenu à extraire une notable quantité de sucre d'un paquet de vieux chiffons.

## CHOIX DES ALIMENTS.

J'estime, et toutes les ménagères seront, je pense, de mon avis, qu'avant de savoir accommoder les aliments, il convient de les savoir choisir bons, afin de ne pas être à la merci des marchands de mauvaise foi, au moins aussi nombreux que les autres. Je sais que "la sauce fait passer le poisson" ; mais au diable la sauce la plus agréable au goût, si elle me fait ingérer un morceau détestable au détriment de ma propre santé et si le poisson n'est pas frais ! — Voici quelques indications topiques qu'il suffira de se rappeler exactement dans

blanc délicat. Le veau de bonne qualité et tué récemment a, en outre, les rognons enveloppés d'une graisse blanche et ferme. Cette chair ne se conserve pas aussi longtemps que celle d'animaux abattus à un âge plus avancé, surtout par les temps de chaleur et d'humidité. La graisse devient molle et moite, la chair molle, spongieuse, marbrée de taches rougeâtres : dans cet état, le veau, évidemment tué depuis longtemps, est mauvais. La femelle est préférable au mâle, pour la rouelle principalement ; on reconnaît celle-ci à la tétine qui y est attachée et à la douceur de la peau. — Le veau est bon toute l'année, aux conditions que nous venons de poser ; il est plus cher en hiver et au printemps.

Mouton. — La chair du mouton doit être ronge foncé, ferme et d'un grain serré ; sa graisse, blanche et dure. Le mouton est dans les meilleures conditions quand il a environ cinq ans, quoiqu'il soit souvent abattu plus jeune. S'il a été tué trop jeune, on le sent à la tendresse de la viande quand on la pince ; s'il est trop vieux, le pinçon que vous faites dans sa chair laisse un pli. Dans le bon mouton, la graisse se détache spontanément ; dans le vieux, elle est retenue par des filets membraneux. Dans le mouton mort de maladie, la viande est pâle, la graisse jaunâtre ; la chair se détache des os ; si on la presse entre les doigts, on voit des gouttelettes d'eau paraître. Si l'on préfère le mouton à la brebis, on peut le reconnaître à la masse de graisse qui couvre l'intérieur des cuisses. — L'été est une mauvaise saison pour le mouton.

Agneau. — L'agneau doit être employé frais tué. On reconnaît que le quartier de devant est frais à la grosse veine du cou, qui est bleuâtre dans ce cas, et verdâtre dans le cas contraire ; pour le quartier postérieur, on reconnaît qu'il est trop vieux si la graisse des rognons exhale une légère odeur et si le jarret a perdu sa fermeté.

Porc. — Pour que le porc soit bon, il faut que la peau soit nette et fraîche au toucher ; dans un animal tué depuis trop longtemps, elle est flasque et visqueuse ; si des glandes se sont formées dans la graisse, il a été mal nourri ou malade. — Le porc est de toute l'année.

Jambons fumés. — Le jambon doit avoir une peau claire, une graisse ferme, une chair rouge clair, sans aucune trace jaunâtre, et qui adhère fortement à l'os. Pour juger avec certitude de l'état d'un jambon, plongez un couteau ou une brochette dans sa chair jusqu'à l'os ; si en le retirant vous vous apercevez que des particules de chair y adhèrent, ou s'il répand une odeur désagréable, le jambon ne vaut rien.

Je termine par quelques considérations pleines d'actualité :

L'hiver est la plus agréable saison de l'année pour les amis de la table, et janvier, sous ce rapport, est un des mois les plus favorisés. C'est le temps des joyeux banquets et des repas de famille où, dès le 6, on célèbre la fête des rois. Puis vient la Saint-Charles, non moins chère aux écoliers que la Saint-Nicolas ; puis encore la fête anniversaire de Saint-Pierre, et de plusieurs autres bienheureux, qui tiennent à honneur de nous faire goûter ces joies honnêtes qui ne font fermer à personne les portes du ciel.

En fait de légumes, il est vrai, les primeurs manquent, ou ne sont que le produit de l'art, qui, en les faisant naître, leur a enlevé la plus grande partie des dons de la nature ; mais combien sont nombreuses et riches les compensations qui font oublier ce léger inconvenient ! N'est-ce pas en janvier que le boeuf, le veau, le mouton, ont acquis toute leur succulence ? N'est-ce pas à cette heureuse époque de l'année que la chair des bienfaisants protégés de saint Antoine est le plus onctueuse, et que, sur l'étal des charcutiers abondent saucisses, boudins, andouillettes ? C'est aussi pendant ce mois que le gibier est le plus abondant, et que tous les hôtes de nos forêts, de nos plaines et de nos marais passent par bataillons dans nos cuisines.

CORDON-BLEU.

## Aux Ménagères !

DÉCOUPEZ BIEN CECI ET TENEZ-LE À VOTRE PORTÉE DANS VOTRE CUISINE.

	Font :
2 tasses de saindoux . . . . .	1 livre
2 tasses de beurre . . . . .	1 livre
4 tasses de farine à pâtisserie . . . . .	1 livre
3 7-8 tasses de farine de blé pure . . . . .	1 livre
4 1-8 tasses de farine de seigle . . . . .	1 livre
2 2-3 tasses de farine de blé-d'Inde . . . . .	1 livre
4 3-4 tasses d'avoine roulée . . . . .	1 livre
2 2-3 tasses de farine d'avoine . . . . .	1 livre
4 1-3 tasses de café . . . . .	1 livre
2 tasses de sucre granulé . . . . .	1 livre
2 2-3 tasses de sucre en poudre . . . . .	1 livre
3 1-2 tasses de sucre de confiseur . . . . .	1 livre
2 2-3 tasse de cassonade . . . . .	1 livre
2 tasses de viande hachée . . . . .	1 livre
1 7-8 tasse de riz . . . . .	1 livre
2 tasses de raisins pressés . . . . .	1 livre
2 1-4 tasses de raisins de Corinthe . . . . .	1 livre
2 tasses de croûtes de pain . . . . .	1 livre
9 gros oeufs . . . . .	1 livre
2 cuillerées à soupe de beurre . . . . .	1 once
4 cuillerées à soupe de farine . . . . .	1 once
6 cuillerées à soupe de poudre à pâtisserie . . . . .	1/2 once
3 cuillerées à thé . . . . .	1 cuillerée à soupe
16 cuillerées à soupe . . . . .	1 tasse

**Club de Crosse Delorimier, champion des clubs indépendants de l'île de Montréal pour l'année 1902-03**



J. A. Goyer, directeur	Dick Seers	Marcellin	Allard	Lyonnais	Thibault	Desfossés	Jos. Desfossés, dir.	H. Bernabé
W. Germain, entraîneur	Kearns	Jos. Valois	W. Bernier	Maurice, capt.	dir.	L. Dufresne	Martin	Jackson
	De malsons (mascotte)		Dan Brown		Alph. Valois			

[Pour plus de détails, voir page 542]



*Page(s) manquante(s)  
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 

UN SERMON LAIQUE PAR SEMAINE

# LA CIGARETTE

Mes très chers frères,

A cette époque de l'année, fertile pour les mondains en rapprochements sociaux et en politesses de toute sorte, permettez-moi d'abord de vous serrer la main à tous et, en guise de traite, puisque l'"Album Universel" est un temple, de vous communier chacun d'une cigarette turque, américaine ou canadienne, au choix.

Drôle de prêche ! direz-vous. Mais aussi quel drôle de sujet que la cigarette ! Ici le mot drôle veut dire extraordinaire.

Et en guise d'hymne d'ouverture, faisons tous monter ensemble, vers le ciel, de cette blanche fumée de tabac, image des rêves de l'homme ici-bas.

Comme d'avoir été comprimée dans son étui de carton, la cigarette est aplatie et durcie, roulez-la un peu entre vos doigts, puis mouchez la des deux bouts, pour que d'une part vous n'ayez pas aux lèvres et surtout dans la gorge la sensation de grains de tabac se détachant du tube, et que, d'autre part, la flamme de l'allumette, d'une seule de vos aspirations, embrase bien sur toute sa surface le bout opposé du petit cylindre de papier.

Expression de fumeur : nous voilà tous allumés ; et, d'apparence du moins, odorante comme l'encens des saints trépiés, poétique comme les strophes d'un cantique de Noël, la fumée de toutes ces cigarettes s'échappe de vos lèvres et de vos narines en volutes opaques, et de ses nuages nicotinières arrondissant les angles de la pensée chez les fumeurs comme la forme architecturale du temple où ils exhalent leur prière nicotinisée, avive l'intensité du rêve qui est l'adoration de tous les fervents de la cigarette.

J'ai dit les lèvres et les narines ; car, ne l'oubliez pas, la cigarette, pour être dégustée suivant toutes les règles de l'art, demande impérieusement que la fumée en soit aspirée jusque dans les poumons, qu'elle soit avalée, comme on dit généralement, et renvoyée ensuite dehors, en guise de cheminée, par les conduits nasaux.

Cinq minutes de cette opération fumigène, et nous avons tous communiqué de notre cigarette à chacun. Eh ! bien, mes très chers frères, permettez-moi d'emprunter à cette communion le texte, le sujet, la preuve, la conclusion du sermon laïque que je suis appelé à vous faire aujourd'hui.

Oh ! mes très chers frères, je frémis à la pensée du piège que j'ai tendu à votre sociabilité mondaine, à votre bonne foi de néophyte en ce temple profane qu'est l'"Album Universel". Dieu veuille me le pardonner, pour l'objet que j'avais en vue : celui de frapper votre esprit et de le rendre, par sa propre expérience, plus apte à saisir la vérité que j'entends vous révéler.

Oui, mes très chers frères, cette cigarette dont vous venez de communier est une hostie empoisonnée ; c'est un sacrement de damnation physique et mentale, institué par l'ange des ténèbres pour la perte du genre humain !

Douteriez-vous de mon affirmation ? demandez le témoignage technique de la science pure. Elle vous dira que les organes de la respiration sont encore plus délicats, plus nécessaires à l'homme que ceux de la digestion. Les uns servir à autre chose que leur rôle naturel, c'est le péché ; faire descendre la fumée dans les poumons, c'est convertir les voies respiratoires en cheminées et les poumons eux-mêmes en fourneau de pipe juteux ; c'est répandre le principe toxique du poison dans tout le système, grâce à la circulation du sang qui, venant chercher de l'oxygène au poumon, n'y trouve qu'un gaz saturé de nicotine.

Douteriez-vous de cette affirmation technique de la science pure, demandez le témoignage pratique des expérimentateurs de laboratoire, qui tous s'accordent à dire, pour l'avoir maintes fois expérimenté, que le tabac, poison peut-être assez doux quand on le fume en la manière ordinaire, à la pipe ou en cigare, est un stupéfiant atroce, un poison énergique quand on l'administre par inhalation sous forme de fumée ; qu'il donne des plaques muqueuses à la bouche ; qu'il provoque le catarrhe ; qu'il développe la surdité ; qu'il paralyse l'intestin ; qu'il détraque le système nerveux ; qu'il enlève la mémoire et la force de volonté ; qu'il enlève chez ses victimes cette tendance à remettre au lendemain ce qu'elles pourraient faire le jour même, la procrastination ; qu'il fait d'elle des fatalistes dans l'ordre moral et des lads dans l'ordre physique.

Une expérience entre cent et à la portée de tous les fumeurs. Tirez d'une cigarette, mais des lèvres seulement, une grosse bouffée de fumée et renvoyez-la immédiatement par la bouche ; vous aurez jugé de son volume. Tirez-en une autre d'égale force, mais en l'inhalant cette fois, c'est-à-dire en la faisant descendre jusque dans les poumons. Renvoyez-la ensuite par les narines, et vous serez étonné de voir le peu qui en sortira. Nous osons dire que les quatre-cinquièmes d'une bouffée de fumée ainsi inhalée sont allés se résoudre en suie sur les parois intérieures des voies respiratoires, larynx, bronches, poumons et fosses nasales.

Autre expérience connexe de la précédente : inhalez une bouffée de fumée et, avant de l'exprimer par la bouche, mettez-vous sur les lèvres un mouchoir blanc bien net. Soufflez, et vous verrez à l'endroit du mouchoir correspondant à la commissure des lèvres une bande de suie parfaitement discernable à l'œil et à l'odeur. Or, c'est ainsi que se fume le tabac par tous les adeptes de la cigarette, et c'est là le phénomène qui se produit invariablement dans leurs voies respiratoires.

Douteriez-vous du témoignage pratique des expérimentateurs de laboratoire, demandez dans le monde, au club, sur la rue, dans vos rapports de chaque jour avec vos concitoyens de tout ordre, l'illustration corporelle des méfaits et des ruines causés par la cigarette. Voyez dans l'ordre moral cet impulsif, ce distrait, ce fantasque, ce bizarre, cet amnésique, ce rêveur cet irresolu, ce timide, ce procrastinant, cet imprévoyant, ce fataliste, cet extravagant ; et, dans l'ordre physique, cet agité, cet effaré, ce catarrheux, ce bilieux, ce myope, ce ataxique, ce dépravé, ce neurasthénique indifférent d'un bitude à la faim, au sommeil, au chaud, au froid, etc., mais sensible, par contre, à toute espèce d'affections qu'il n'a pas : troubles cardiaques, angine de poitrine, dyspepsie, phthisie, transports au cerveau, maladies de reins, etc., etc. Questionnez-les ; tous des victimes de la cigarette, directement par eux-mêmes ou indirectement, d'hérédité, par leurs auteurs.

Oh ! mes très chers frères, faut-il qu'en face d'un pareil tableau je fasse appel à votre sensibilité plus encore qu'à votre raison ! Ce serait vous blesser dans votre dignité d'observateurs, dans votre qualité d'hommes pratiques ; ce serait donner à ce sermon laïque, tout de positivisme, un caractère sentimental qu'il ne doit pas avoir. Ce n'en est pas moins avec un tremblement dans la voix, tant l'évocation de ce spectacle m'a remué, que je vous adjure d'obtempérer à mon conseil.

Fumez la pipe, fumez le cigare, chiquez même, si l'usage du tabac est devenu chez vous comme un besoin corporel, comme un besoin intellectuel ; mais, pour Dieu ! ne fumez pas la cigarette. C'est, je vous le répète, un sacrement de damnation physique et mentale, institué par l'ange des ténèbres pour la ruine individuelle et sociale du genre humain.

Ne la fumez pas vous-mêmes ; ne la laissez pas fumer à ceux qui tiennent de vous. Inspirez-vous, à cet égard de l'exemple de mainte grande maison commerciale, entre autres celle d'Ayer, à New-York, qui, à dater du 1er janvier de cette année, met comme condition à l'engagement de ses centaines d'employés, qu'ils ne fumeront jamais la cigarette.

Non contents de vous en abstenir vous-mêmes et d'en détourner ceux qui tiennent de vous, ne rougissez pas, par un préjugé indigne d'un homme de cœur, de prêter votre nom à une ligue contre la cigarette, ligue que j'appelle de tous mes vœux, s'il n'en existe pas déjà.

D'en agir ainsi, vous, hommes du monde, qui, par votre position sociale, pouvez tant pour le bien comme pour le mal, pour la mode surtout — et la cigarette ne tiendrait pas un mois si les grands, hélas ! ne la tenaient à la mode — d'en agir ainsi, dis-je, gagnera à la cause que je prêche ici des milliers de nouveaux adhérents. Et, avant longtemps, d'ici à un an ou deux, les pouvoirs publics comprendront peut-être qu'il leur incombe de réglementer et de proscrire même au Canada, comme certains pays l'ont fait chez eux, la vente des cigarettes.

Vous pourrez vous rendre le témoignage, ce jour-là, d'avoir, en votre qualité d'homme du monde, rendu à vos concitoyens un service signalé, un service d'ordre social qui, au regard de la servitude des fumeurs de cigarette, si générale et si dégradante au Canada, équivaldrait à une véritable rédemption nationale.

Et ce service — j'en appelle à ceux qui prêchent d'autorité la vérité révélée — ce service, dis-je, mes très chers frères, pour léger qu'il vous aura été à vous-mêmes, vous se a néanmoins, à cause de sa grande portée sur l'avenir de notre pays, compté comme une action sainte au tribunal de Dieu là-haut, comme à celui de l'Histoire ici-bas.

C'est la grâce que je vous souhait de tout mon cœur, au nom de vos plus chers intérêts particuliers comme de ceux généraux de tout le Canada et de l'humanité tout entière. Ainsi soit-il !

LE REVEUR.

N. B. — Le sermon de la semaine prochaine portera sur LE CARACTERE, et sera fait par ZOZO.



VARIÉTÉS

Un ecclésiastique, prêchant, perdit la mémoire; un plaisant qui se trouvait là se leva et dit :  
 "Qu'on ferme la porte, il n'y a ici que d'honnêtes gens, il faut que la parole de Monsieur se retrouve."

Entre un maître et ses valets.  
 Pierre, êtes-vous là ?  
 — Oui, Monsieur.  
 — Que faites-vous ?  
 — Rien, Monsieur.  
 — Et vous, John, êtes-vous là aussi ?  
 — Oui, Monsieur.  
 — Et que faites-vous ?  
 — J'aide Pierre.  
 — Quand vous aurez fini, vous me donnerez mes bottes."

On demandait, un jour, à un labourer gascon qui avait été élu député en 1789, ce qu'il se proposait de demander aux états généraux.

"La suppression des pigeons, des lapins et des moines.

— Voilà un rapprochement assez bizarre.

— Il est fort simple, répondit-il : les prenoiers mangent en grain, les seconds en herbe, et les troisièmes en gerbes."

Un Normand était venu vendre des chevaux à Paris; il avait établi son écurie à Courbevoie et avait en quelques jours écoulé tous ses produits; il ne lui restait plus qu'un seul cheval, on le lui vola. Porter plainte était s'entraîner trop loin et sans espoir dans des recherches longues et inutiles, il prit un autre parti et fit afficher dans tous les environs la déclaration suivante :

AVIS.

"Celui qui a volé un cheval au sieur X..., telle rue, tel numéro, est prié de le lui ramener avant quarante-huit heures; il n'aura d'ailleurs à craindre aucune poursuite. Si le voleur ne se conforme pas à cet avis, M. X... se verra contraint, bien à regret assurément, de faire ce que fit son père en pareille circonstance, au moment de la révolution, en 1848."

La réclame obtint un résultat satisfaisant; quelques heures après, le cheval était ramené à son maître, et, comme on demandait au maquignon :

"Qu'auriez-vous fait, si on ne vous eût pas rendu votre cheval ?

— J'aurais fait comme mon père, j'aurais mis la selle sur mon dos et je serais retourné à pied dans mon pays."

Un officier présentait à Henri IV un placet dans lequel il exposait qu'ayant reçu un grand nombre de blessures à son service, il avait besoin de se secourir.

Le roi, après avoir lu le placet, dit :

"Nous verrons.  
 — Il ne tient qu'à vous de voir à l'instant", dit le pétitionnaire en ouvrant son justaucorps et sa chemise, et en montrant les cicatrices dont il était couvert.

Quelques chevaliers de Malte raisonnaient un jour du danger dont ils semblaient être menacés par les Turcs, qu'on disait venir sourdement sur eux avec cent mille hommes.

Un de ces chevaliers se nommait

Samson, et avait le malheur d'être fort petit.

Il arriva que quelqu'un de la compagnie dit en plaisantant :

"Messieurs, quelle raison y a-t-il de s'alarmer? N'avons-nous pas un Samson parmi nous? Il sera suffisant pour détruire toute l'armée des Turcs."

Ce discours ayant excité une grande risée, le gentilhomme nain répliqua aussitôt :

"Vous avez raison, Monsieur; mais, pour réussir plus sûrement, je devrais avoir une de vos mâchoires; je ferais alors des miracles."

Le pape Innocent X, allant à la campagne, vit une vigne désolée par les chenilles; le paysan à qui la vigne appartenait lui dit :

"Saint-Père, donnez la bénédiction à ma vigne."

Le pape la donna, mais dit ensuite :

"Ne laissez pas toutefois décheniller votre vigne."

AUX VOYAGEURS.

Qu'ils se gardent bien de se mettre en route sans se munir d'une provision de BAUME RHUMAL.

J'ai Découvert Une Guérison pour le

RHUMATISME

Ecrivez-moi.

Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Snoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai par un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quelque autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue il est gratuit.

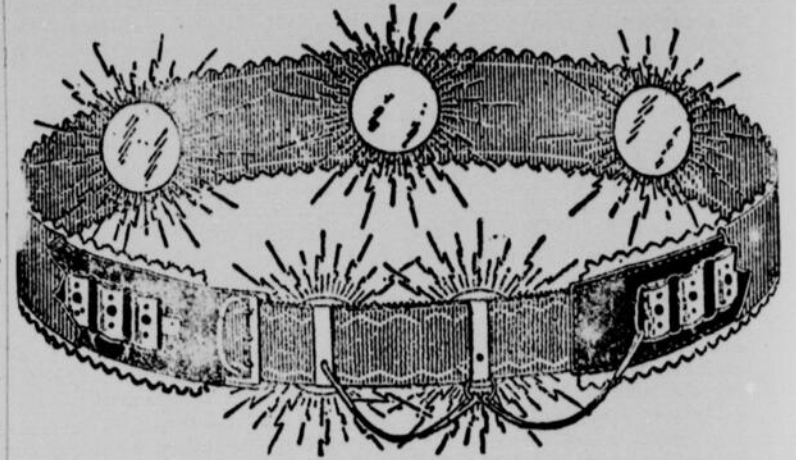
Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.

Voici l'occasion d'acheter une véritable ceinture électrique de \$20 du Prof Morse, à notre prix spécial d'annonce.

\$5.00

Lisez notre Offre Spéciale



LES VÉRITABLES

CEINTURES ELECTRIQUES MORSE

Offertes au prix inouï de \$5.00 sont la plus grande valeur jamais offerte en ceintures électriques. Ces ceintures ont été vendues pendant des années et se vendent encore universellement dans les établissements médicaux \$40.00.

Nous avons acheté la production complète du laboratoire Morse et à l'avenir nous serons seuls vendeurs.

La ceinture Morse est d'une seule qualité — la plus élevée qu'on puisse fabriquer et ceci a permis aux médecins d'exiger du public des prix exorbitants. LA VÉRITABLE CEINTURE ELECTRIQUE A COURANTS ALTERNATIFS DU DR MORSE démontre le grand pouvoir de l'électricité sur les faibles, sur les gens usés et sur les hommes et les femmes débilités. Elles amènent une guérison infailible des désordres nerveux, musculaires et du système de la procréation et de la digestion. Elles soulagent tout de suite des rhumatismes, de la névralgie, des maux de tête, du lumbago, des fièvres, de l'asthme, des désordres des reins, de la dyspepsie, des maladies du foie, des maux de gorge, du catarrhe, de la constipation, de la sciatique, des maux de dos, de l'insomnie, de la faiblesse nerveuse et de l'épuisement. Elles ne sont pas égalées dans les cas de paralysie et de faiblesse constitutionnelle.

LES CEINTURES ELECTRIQUES MORSE SONT ABSOLUMENT GARANTIES, lorsqu'il s'agit de guérir d'une façon positive toutes les maladies qui proviennent d'une diminution du pouvoir vital, mal que seule l'électricité peut guérir en donnant des forces chez un système nerveux dérangé et faible, la ceinture électrique donne des résultats splendides. Elle arrête les pertes, répare les dégâts, fortifie les muscles et tissus, en un mot tout le corps faible en ressent les bons effets. Les hommes faibles, ceux qui ont perdu leurs facultés viriles, leur vigueur, qui manquent de développement, ont des varicocèles, etc., sont heureux de la guérison rapide et de la restauration qu'ils doivent à l'usage de la ceinture Morse, que nous vendons en la GARANTISSANT POSITIVEMENT comme donnant plus de vigueur, de force, d'énergie, et d'effets sédatifs dans tous les maux physiques, qu'aucune autre ceinture électrique en vente. Chaque ceinture est fournie avec un suspenseur électrique — non représenté dans la vignette.

OFFRE SPECIALE D'ANNONCE

Nous sommes à même d'offrir ces ceintures durant un temps limité, au prix actuel de fabrication, pour la raison qu'une fois connues dans une localité elles amèneront de nouvelles ventes d'elles-mêmes. Nous n'expédierons qu'une ceinture à chaque personne à ce prix.

UNE OFFRE HONNETE — Nous ne vous demandons pas de nous envoyer d'argent d'avance. Si vous désirez avoir une de ces ceintures envoyées à votre bureau d'express le plus rapproché pour que vous puissiez la voir et l'examiner gratuitement, tout comme si vous veniez à notre bureau ou dans n'importe quel magasin, écrivez-nous, nous l'enverrons et si après l'avoir examinée vous êtes convaincu que c'est notre ceinture électrique de \$20.00, et qu'elle possède toutes les qualités que nous lui attribuons, payez à l'agent d'express notre PRIX SPECIALLEMENT BAS et prenez-la, autrement, on nous la renverra. Peut-on vous faire une offre plus avantageuse? Nous sommes les seuls manufacturiers des Ceintures Electriques qui envoyons des ceintures C. S. L. sans exiger un sou d'avance. Si vous préférez, vous pouvez envoyer l'argent avec la commande, dans ce cas nous payons les frais de poste ou d'express, et garantissons que la ceinture est exactement telle que représentée, ou nous remettons volontiers l'argent. Envoyez votre commande aujourd'hui.

THE F. E. KARN CO, 132 rue Victoria, TORONTO, CAN.

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tablette R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an.



GRATIS  
 Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.  
 KENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.

En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal

TÉL. MAIN 2515.

Un mourant se désolait de sa fin prochaine.

"Allez, courage, lui disait-on, ou ne mourr qu'une fois.

— Eh bien, c'est ce qui me fâche, reprit le pauvre diable; si l'on mourrait dix à douze fois, cela me serait bien égal."

VARIÉTÉS

Qu'une femme parle sans langue  
Et fasse même une harangue,  
Je le crois bien ;  
Qu'ayant une langue, au contraire,  
Une femme puisse se taire,  
Je n'en crois rien.

Un paysan ayant tué d'un coup de  
hallebarde un chien qui voulait le  
mordre, fut cité devant le juge, qui  
lui demanda pourquoi il n'avait pas  
opposé le manche de la hallebarde.  
"Je l'aurais fait, répondit le pay-  
san, s'il eût voulu me mordre de la  
queue et non pas des dents."

Entre deux voleurs qui se rencon-  
trèrent la nuit dans un faubourg :  
"Tu as une jolie chaîne, dit l'un.  
—N'est-ce pas, et la montre, com-  
ment la trouves-tu ? répond l'autre.  
—Oa ! admirable. Mais combien  
as-tu payée ?  
—Ah ! tu sais... le marchand dor-  
mait."

Un juge venait de renvoyer une  
affaire à huitaine ; un avocat inté-  
ressé demanda qu'elle fût jugée le  
soir même.

"De quoi s'agit-il ? demanda le  
président.  
—Monsieur le président, il s'agit  
de six pièces de vin.  
—Eh bien, dit le magistrat, le tri-  
bunal peut parfaitement "vider" ce-  
la aujourd'hui."

Henri Monnier, de mystificative  
mémoire, avait une bonne manière  
de répondre aux exigences exorbitan-  
tes des propriétaires. Il visitait  
les appartements les plus riches et  
l'inspection faite, demandait le prix  
de location au concierge :  
"Monsieur, cet appartement est de  
5,000 francs.  
—Ah ! très-bien, répondait Mon-  
nier, le prix me convient : seulement,  
pour ce prix-là, j'exige que le con-  
cierge de la maison soit décoré."  
A cette réflexion, faite d'un ton  
bonhomme, le concierge était littéra-  
lement "tué".

Un grippe-sou des plus avares est  
à l'article de la mort. Le curé vient  
pour le confesser ; il lui prodigue les  
consolations, l'exhorte au repentir,  
et, à la fin, il lui présente un cruci-  
fix pour le lui faire embrasser. Aus-  
sôt les yeux de notre homme s'il-  
luminent comme par enchantement.  
Le prêtre attribue cette joie au  
plaisir qu'éprouve le malade en voy-  
ant l'image du Christ, il la lui met  
dans la main : la croix est en ar-  
gent.  
"Ah ! monsieur, dit l'usurier en la  
lui rendant, après l'avoir retournée  
de tous côtés, je ne puis pas vous  
prêter grand chose là-dessus."

Un Gascon disait avoir parcouru  
les quatre parties du monde, et, par-  
mi les curiosités qu'il avait obser-  
vées, il en était une dont aucun au-  
teur, ajoutait-il, ne faisait mention.  
Cette merveille, selon lui, était un  
chou si grand, si élevé, que, sous  
chacune de ses feuilles, cinquante  
cavalliers armés pouvaient se ranger  
en bataille et faire l'exercice militai-  
re, sans se nuire l'un à l'autre.  
Quelqu'un qui l'écoutait ne s'amu-  
sa point à réfuter cette rêverie ;  
mais il lui dit « un grand sang-froid  
qu'il avait aussi voyagé, et qu'il  
avait été jusqu'au Japon, où il avait  
été surpris de voir plus de trois

cents ouvriers qui travaillaient à fa-  
briquer un chaudron ; cent cinquante  
hommes étaient occupés dedans à  
le polir.  
"A quoi pouvait servir cet énorme  
vase ? dit le Gascon.  
—C'était, sans doute, lui répondit-  
on aussitôt, pour faire cuire le chou  
dont vous venez de nous parler."

Fontenelle, se trouvant à table en-  
tre deux jeunes gens aussi ignorants  
que présomptueux, il fut question,  
au dessert, des différentes manières  
d'exprimer la même chose en fran-  
çais.  
Nos deux étourdis lui demandè-  
rent d'un ton badin s'il était mieux  
de dire : "Donnez-nous à boire ?"  
Fontenelle leur répondit en sou-  
riant :  
—Pour vous, messieurs, il faut di-  
re : "Menez-nous boire."

Qui paye ses dettes s'enrichit.  
"En voilà une mauvaise plaisante-  
rie, dit quelqu'un, ce sont les créan-  
ciers qui font courir ce bruit-là."

A l'époque où il fut question de  
restituer le Panthéon au culte ca-  
tholique, un prêtre vint demander  
au ministre des cultes de faire reti-  
rer les cendres de Voltaire et de  
Rousseau des caveaux de cette  
église.  
Le ministre, un goguenard, lui ré-  
pondit :  
"Laissez-les donc ; en entendant  
dire la messe au-dessus d'eux, ça les  
fera enrager."

Un gueux, drapé dans son man-  
teau comme un grand d'Espagne, de-  
mandait l'aumône sur une route con-  
duisant à Madrid.  
Un voyageur, importuné par ses  
supplications, lui dit :  
"N'êtes-vous pas honteux de faire  
un métier aussi vil, quand vous  
pourriez travailler ?  
—Monsieur, répond le mendiant  
avec sa fierté castillane, c'est de  
l'argent et non des conseils que je  
demande."

Un officier traversait la rivière  
dans une barque avec un curé qui y  
avait fait entrer son âne. Le pau-  
vre animal tremblait de tous ses  
membres.  
L'officier, qui était tenté de se  
moquer du révérend, commença la  
conversation en lui demandant le  
motif de ce tremblement.  
"Si vous aviez, comme mon âne,  
répondit le curé, la corde au cou, les  
fers aux pieds et un prêtre à vos côtés,  
vous trembleriez bien davan-  
tage."

Un jeune Gascon arrivait à Paris  
pour la première fois. C'était la bel-  
le saison ; il voulut aller aux Tulle-  
ries tout en arrivant.  
Dès qu'il vit les galeries du Lou-  
vre :  
"Cadédis ! s'écria-t-il, cela me  
plaît. Quand je vois le devant de  
cette maison, je crois voir le derri-  
ère des écuries du château de mon  
père !"

On demandait à un abbé gascon  
qui avait son bréviaire sous le bras :  
"Que portez-vous là ?  
—Cela ne se dit pas," répondit-il.

CHEZ LES ENFANTS.  
La gorge des enfants est un trésor  
délicat ; au moindre embarras,  
donnez-leur du BAUME RHUMAL.

NE RESTEZ PAS MALADE

Quand une carte postale vous enseignera une  
méthode de vous guérir

Vous qui restez malade et qui ne m'écrivez pas, c'est à vous  
que je m'adresse.

Pendant que vous attendez, je guéris des milliers de mala-  
des comme vous. Ils m'écrivent simplement une carte postala-  
le, et alors je fais ceci :

J'envoie au malade mon livre ainsi qu'un ordre sur son  
pharmacien pour six bouteilles du Restaurateur — Restora-  
tive — du Dr SHOOP. Il prend le remède pendant un mois à  
mon risque. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paie-  
rai moi-même le pharmacien. Et la simple parole du souffrant  
en décide.

Je suis prêt à en faire autant dans votre cas.  
Mon livre vous expliquera comment je guéris ces maladies  
en langage si clair, que vous saurez que j'ai raison. Si vous  
voulez alors essayer le remède, votre pharmacien vous le  
fournira à l'essai. S'il réussit, vous voilà guéri. S'il échoue,  
il est gratuit.

Deux faits me rendent cette offre possible. L'un est, qu'en  
général, les gens sont honnêtes. L'autre, que j'ai découvert  
un moyen de guérir. Dans les 12 dernières années, j'ai fourni  
mon Restaurateur à l'essai à plus d'un demi-million de ma-  
lades, et 39 sur 40 ont payé de bon coeur le traitement, car  
ils ont été guéris. J'ai payé pour les autres.

Mon Restaurateur fortifie les nerfs INTERIEURS.  
J'ai passé toute une vie à perfectionner un moyen de rame-  
ner la force nerveuse, qui, seule, fait fonctionner les organes  
faibles.

Quand un organe est faible, nous savons que sa force ner-  
veuse est faible. Il est comme une machine qui a besoin  
de plus de vapeur. Quand nous ramenons cette force ner-  
veuse, l'organe accomplit bien ses fonctions, et la guérison  
est permanente.

C'est inutile de traiter l'organe lui-même. Les meilleurs ré-  
sultats ne sont que passagers ; et voilà pourquoi les traite-  
ments ordinaires échouent. Mon Restaurateur éloigne la cau-  
se du mal, et quand la guérison est achevée, le patient est  
tout à fait rétabli.

Ne voudriez-vous pas écrire une carte postale pour ap-  
prendre à connaître un pareil remède ?

Mentionnez simplement le  
livre que vous désirez et  
adressez :

Dr SHOOP,  
Boite 80, RACINE,

Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se  
guérissent souvent avec une bouteille ou  
deux. Le Restaurateur — Restorative —  
du Dr Shoop est en vente chez tous les  
pharmaciens.

- Livre No 1 sur la Dyspepsie
- Livre No 2 sur le Cœur
- Livre No 3 sur les Rognons
- Livre No 4 pour les Femmes
- Livre No 5 pour les Hommes  
(cacheté.)
- Livre No 6 sur le Rhumatisme

guérissent souvent avec une bouteille ou  
deux. Le Restaurateur — Restorative —  
du Dr Shoop est en vente chez tous les  
pharmaciens.

Un Gascon, condamné à être pen-  
sion, envoya quérir un chirurgien  
pour se faire saigner.

"Je n'ai jamais été saigné, lui dit-  
il ; on dit que la première saignée  
sauve la vie."

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 3 JANVIER 1903

Grand drame populaire, 1ère fois à Montréal

La Mendiante de St-Sulpice

HENRIETTE MORET dans "Henriette," R.  
de la SABLONNIERE dans "La Mendiante," et  
toute la troupe du Théâtre National.  
AVIS.—Mardi, jour des Rois, matinée, même  
prix que Soirée.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c

Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos  
commandes ailleurs.

Bureau et Atelier : Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception au prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

THE OPTICAL AND  
ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame

KODAKS ET ACCESSOIRES  
LANTERNES MAGIQUES ET  
VUES

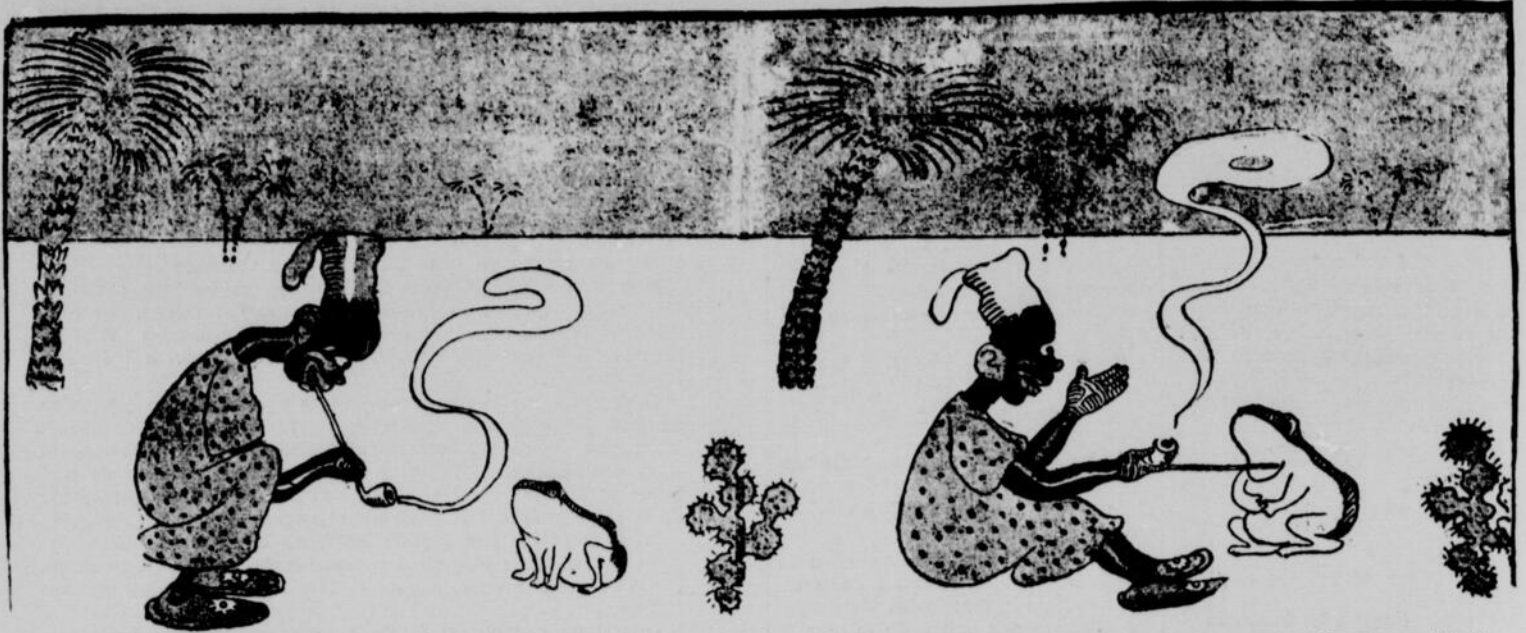
BAROMETRES ET THERMO-  
METRES

LUNETTES ET LORGNONS EN  
OR, ETC.

Rivarolo disait de Dugazon, excel-  
lent bouffon, qui avait le défaut de  
trop charger ses rôles :

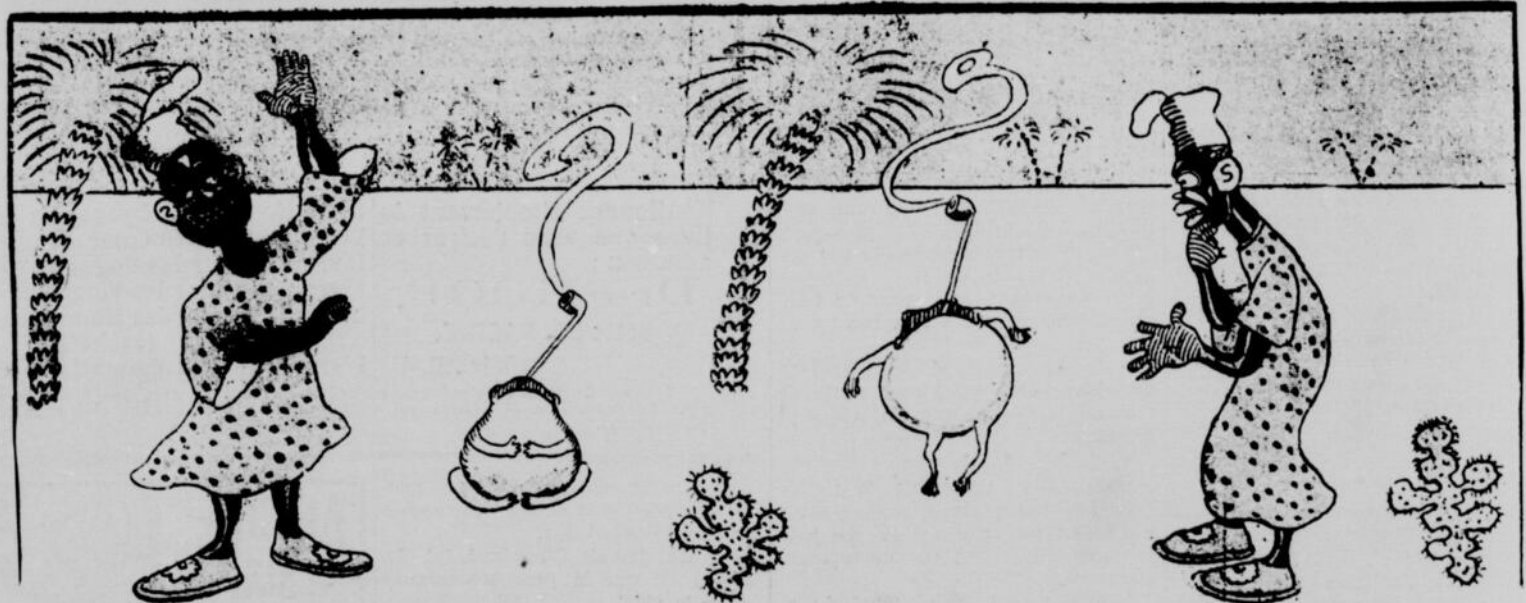
"C'est un bon comédien, plaisante-  
rie à part."

# UN AÉRONAUTE AU PAYS NOIR



— La jolie petite grenouille, elle voulait peut-être fumer un peu ?

— Allons! faites la risette et dites oui, jolie grenouille !



Ah! qu'elle est amusante !

Qu'est-ce qui lui prend ? On dirait qu'elle gonfle !



— Eh! dis donc, rends-moi ma pipe au moins !...

J'ai une vague idee que je vais la casser... ma pipe !'